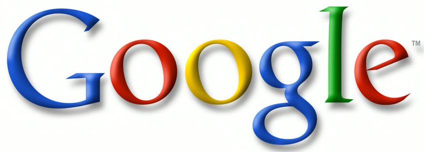
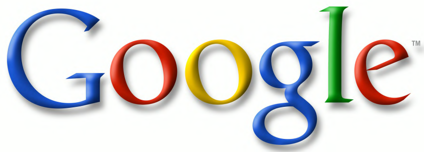






[illegible]

LES

POÈTES RUSSES

Du même Auteur :

LES BORÉALES, 1 volume in-8°.............. . . . .   7 fr. 50 c.

LES ROSES NOIRES, 1 volume in-8°.. ....   7 fr. 50

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cie,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

LES
POÈTES RUSSES

TRADUITS EN VERS FRANÇAIS

PAR LE PRINCE

ÉLIM MESTSCHERSKI
Meshtcherski

TOME SECOND

PARIS
LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR
6, RUE DE LA PAIX

1846

POUSCHKINN.



XIXme SIÈCLE.

L'Anniversaire de Borodino. *

— 1831. —

Fêtant Borodino, — souvenir éternel,
Jour géant ! — nous disions au banquet fraternel :
« Quelle époque pour la Russie !
» Alors l'Europe entière arriva l'embraser,
» Alors Napoléon leva pour l'écraser
» Sa main aux conquêtes durcie !

* La bataille de la Moskowa.

» Pourtant dans notre sol enfonçant le talon,
» Opposant la poitrine au choc terrible et long,
» Nous n'en craignîmes pas l'issue.
» Et la lutte inégale alors s'égalisa ;
» Sur notre large sein Hercule se brisa,
» Nous abandonnant sa massue.

» Or, ils ont oublié ces leçons, ces revers,
» Oublié fièrement le froid de nos hivers
» Et de nos baïonnettes russes !
Voilà que de nouveau s'élèvent mille voix
Pour dire à la Russie et crier à la fois :
» Il nous plairait que tu mourusses !

Encor de nos cités on veut faire un brasier ;
Encor le sang slavon allèche leur gosier ;
» Mais ils paîront cher leur ivresse !

» Le vin cuvé, bientôt ils se rendormiront
» Près de ceux qui jadis enfouirent leur front
» Dans notre neige vengeresse !

» Que ne venez-vous pas ? Arrivez-nous ! voyons !
» Soyez les bien-venus ! oui, nous vous convions !
» Achevez l'orgie incomplète.
» Mais la Pologne, hélas ! ne vous recevra plus,
» Sachez, sachez-le bien, ô convives goulus,
» Vous marcherez sur son squelette ! »

Nous disions vrai. Le jour du grand Borodino,
Vit un serpent de feu rouler son vaste anneau
Autour des murs de Varsovie.
L'assaut saisit au cou, dans son nid, l'aigle blanc,
Prosternée à nos pieds, la révolte en tremblant
Demanda grâce de la vie !

Nous ne frappons jamais et nous n'insultons point
Ceux de nos ennemis qu'abattit nôtre poing (*).
Dieu fit les lions magnanimes!
Pitié pour les vaincus, piété pour les morts!
Bâillonnons notre histoire, afin que le remords
Ne touche pas à nos victimes!

Nous ne brûlerons pas leur Varsovie, oh! non!
La truelle rendra ce que prit le canon.
Paix, ô Némésis populaire!
Jamais poète russe en maniant son luth
Ne leur décochera, comme une flèche au but,
Un chant d'outrage ou de colère!

Mais vous, soyez honnis! vous, tribuns insensés!
Forgeurs de mots ardents, imprudemment lancés!

* *On ne frappe pas l'homme à terre,* règlement de la lutte aux poings très-usitée anciennement parmi le peuple et abolie de nos jours; mais ces paroles ont passé en proverbe.

Vous, tocsin de la populace !
Vous, de notre pays vils calomniateurs !
Émeutiers patentés, écrivains, orateurs,
Qui tuez sans bouger de place !

Que vous a rapporté votre œuvre ? admirez-la !
Dites si la Russie (et l'on a dit cela)
Est ce *colosse aux pieds d'argile*,
Ce grand épouvantail qui fait peur vu de loin,
Ce trône aventuré qu'on peut dans quelque coin
Reléguer sous son dais fragile ?

Où faut-il nous parquer ? où fuir complaisamment ?
Est-ce au-delà du Boug, du Vorskla, du Liman ?
Faut-il céder la Volhynie ?
Évacuer l'Ukraine au limpide horizon,
Et laisser galopper sur quelque autre blason
Le cavalier de Lithuanie ?

Enfin le vieux Kief sous ses dômes dorés,
Berceau de nos chrétiens, où nos saints adorés
Ont leurs reliques et leurs tombes,
L'aïeul de nos cités, — faut-il le condamner
A voir entrer un jour, pour le mieux profaner,
Le schisme dans ses catacombes?

C'est merveille! Qu'ont fait vos écrits, vos clameurs,
Et tout votre enroûment, et toutes vos rumeurs
Au monarque de la Russie?
Pour être moins petits, oh! soyez moins méchants!
La langue ne vaut pas de bons glaives tranchants,
Et le glaive vaut bien la scie!

Vous savez à présent combien nous sommes forts:
Guerre, peste, révolte, unissant leurs efforts,

Rien ne nous blesse, et Dieu nous garde !
La Russie est debout, l'orage est loin. Voyez !
Sur les murs polonais, les coudes appuyés,
Voyez comme elle vous regarde !

La Fille des Eaux.

— 1819. —

Au bord d'un lac, dans les bois sombres,
Tout remplis de silence et d'ombres,
Un vieux moine abritait ses jours.
Il travaillait sur cette terre
A son salut, et grave, austère,
Veillait, jeûnait, priait toujours.

Déjà, s'armant de l'humble pelle,
Il creusait près de sa chapelle
La fosse qui le recevrait.
Ne voulant qu'une mort chrétienne
Nuit et jour, et, dans chaque antienne,
De tous les saints il l'implorait.

Un soir, au seuil de l'ermitage,
— Murs lézardés, toit sans étage. —
L'anachorète priait Dieu.
C'était l'été, plus épaissies,
Sortant des forêts obscurcies,
Les ombres erraient en tout lieu.

Le brouillard comme une fumée
Montait du lac à la ramée;

La lune flottait rouge aux cieux.
Or, il advint que le saint homme,
— Car la légende ainsi le nomme, —
Vers l'eau du lac tourna les yeux.

Il regarde et sent qu'il se trouble,
A son insu sa peur redouble...
Il voit soudain gonfler les eaux.
Elles bouillonnent et bruissent,
Puis encor les flots s'aplanissent,
Baignant, paisibles, les roseaux.

Et tout-à-coup, vive et légère,
Ainsi que la nuit passagère,
Blanche comme la neige aux champs,
Du lac sort une femme nue
Qui brille aux rayons de la nue
Et s'assied sur les verts penchants.

Elle regarde avec mystère
Les yeux ridés du solitaire,
Et peigne ses cheveux mouillés ,
Et le vieux moine qui s'attarde
Tremble d'effroi, — mais il regarde
Ses beautés de la tête aux pieds.

En silence l'étrange belle
Lui tend les bras, du bras l'appelle,
Lui jette des saluts amis,
Hoche sa tête pétulante,
Puis, comme une étoile filante,
Plonge sous les flots endormis.

Toute la nuit le morne ermite
A fui sa couche cénobite ;

Tout le jour il ne pria pas;
Car malgré lui, dans sa pensée,
Partout, attractive, insensée,
La vision croisait ses pas.

Les forêts brunirent encore,
La lune au ciel revint éclore,
Le lac dormait, et de nouveau,
La tentation merveilleuse,
A la chevelure onduleuse,
Pâle, est assise au bord de l'eau.

Elle regarde et fait un signe
Avec sa tête, au col de cygne,
Rentre dans l'onde qu'elle fend,
En ressort, et de sa main blonde
Jette des baisers et de l'onde,
Riant, pleurant comme un enfant.

Sa douce voix gémit, agace,
Il lui faut l'homme, quoiqu'il fasse :
« — O moine ! moine, viens, oh ! viens ! » —
Puis dans le lac elle s'élance,
Et nul ne trouble le silence
Des horizons aériens.

Cédant à l'amour sacrilége,
Sur la rive du sortilége,
Assis tout le troisième jour,
Il attendait, le vieillard blême,
Il attendait, le saint ! — lui-même ! —
Que la belle fut de retour.

Le lendemain, dans sa retraite,
On ne vit plus l'anachorète ;

En vain chercha tout le hameau. —
Mais quelques garçons, ô surprise!
Crurent voir une barbe grise
Qui reluisait au fond de l'eau.

Une Fête de Pierre Premier.

— 1835. —

La Néva se pare et brille
Des flammes de l'escadrille
Qui pavoise ses vaisseaux.
Louvoyant entre les poupes,
Croisent les lestes chaloupes
Où les rameurs, joyeux groupes,
Chantent, sillonnant les eaux.

Dans la maison du Tsar Pierre
Roule, ardente et familière,
La clameur des invités.
Les toasts vifs et les aubades
Se mêlent aux sérénades,
Et les lourdes canonnades
Éclatent de tous côtés.

Que fête le grand Tsar Pierre
Sur la superbe rivière,
Dans le petit Pétersbourg ?
Dites, pourquoi dès l'aurore
Ces pavillons qu'on arbore,
Et cette salve sonore
Des canons et du tambour ?

Est-ce encore une victoire
Glorieuse, expiatoire,

Arrachée aux fiers Suédois ?
Est-ce encore une conquête
Ou de notre baïonnette,
Ou du pavillon qui jette
Nos couleurs aux flots Finois ?

Serait-ce que de leur plage,
Par nous prise en vasselage,
Vient le vieux canot de Brandt ?
Et que toute la famille
De notre jeune flotille,
Ouvrant son front qui scintille,
Reçoit l'aïeul révérend ?

Serait-ce l'anniversaire
Du jour où sur l'adversaire

Fondit le brave Empereur,
Alors qu'il sauva la vie
A notre terre envahie,
Et que Poltava ravie
Brisa Charle en sa fureur?

Est-ce la couche ou la fête
De l'épouse à forte tête,
Aux cils noirs, aux bras moelleux,
De la noble Catherine,
Qui berce sur sa poitrine
Et sa lèvre purpurine
Le géant miraculeux?

Non! — cette fête admirable
Est pour un sujet coupable!

Le Tsar pardonne aujourd'hui,
De sa main impériale
Il lui tend le vin et l'ale ;
Plein de gaîté cordiale,
Il fraternise avec lui.

La même cruche dorée
Sert à leur bouche altérée,
Et le Tsar le baise au front,
Puis il se reprend à boire ;
Son cœur rayonne de gloire,
Fêtant comme une victoire
Le saint oubli d'un affront.

C'est pourquoi cette allégresse,
Ces musiques, cette ivresse

Dans le petit Pétersbourg,
Cette escadre, ces chaloupes,
Et ce Tsar vidant les coupes,
Et ce chœur des joyeux groupes,
Des canons et du tambour.

Une Matinée d'Hiver.

— 1829. —

Dix degrés ; du soleil ; la campagne est dorée ;
Quel beau temps ! C'est assez dormir, mon adorée !
Oh ! laisse-moi revoir ces deux bras de satin,
Ces yeux éblouissants que mon baiser vint clore.
Mon indolente, allons, debout, — et que l'aurore
Salue, en te voyant, l'étoile du matin !

Hier, t'en souviens-tu ? c'était le chasse-neige,
Les ténèbres, la nuit, tout le bruyant cortége
Des démons de l'hiver qui frappait nos vitraux,
La lune se perdait comme une large opale
Au ciel noir, et ta main soutenait ton front pâle.
Mais ce matin… allons, approche des carreaux.

Vois d'abord cette voûte azurée et limpide
Où passe diaphane un nuage rapide,
Puis ces gazes d'argent, ces scintillants tapis.
Tout est bleu, tout est blanc, la forêt seule est sombre,
Sur quelques sapins verts le givre brille à l'ombre,
La rivière au soleil luit comme du lapis.

Une clarté rosée, une lumière d'ambre,
S'épanchant à grands flots, illuminent la chambre,
Un gai pétillement bruit dans le fourneau.

Laissons-nous pénétrer par la tiède atmosphère,
Et puis rêvons ; à moins que madame préfère
De voler avec moi dans son léger traîneau.

Glissons, ô ma beauté, glissons, fendons l'espace !
Que la brune jument aujourd'hui se surpasse.
Craintive, en souriant, pressez-vous contre moi.
Et tout en franchissant les eaux, les bois, la plaine,
Je veux que votre front se chauffe à mon haleine,
Que mes yeux amoureux ne regardent que toi.

Le Délibasch.

— 18**. —

La fusillade gronde et roule
A l'angle des monts se choquant,
Les Tscherkess se groupent en foule;
Leur camp regarde notre camp.

Agile oiseau de la savane,
Un Délibasch, rouge pourpoint,
Devant les Kasaks se pavane,
Le casque au front, le sabre au poing.

Oh! Délibasch, en vain tu lances,
En vain tu cabres ton cheval!
Tu t'enferreras sur les lances;
Crois-moi, ton jeu finira mal.

Kasak, reste dans ta retraite!
Le Délibasch sur toi tombé
Coupera ton ardente tête
Au fil du sabre recourbé!

Ils partent! combat frénétique!
Oh! voyez leur habileté!
Le Délibasch est sur la pique,
Le Kasak est décapité.

BARATYNSKI.

XIXme SIÈCLE.

Au Poète.

— 1839. —

La foule aime le jour, le grand jour aux cent voix,
Le jour où tout bourdonne et reluit à la fois,
Mais elle craint la nuit silencieuse et sombre,
Elle craint la pensée, au vol capricieux,
Qui brisant ses liens nous ravit dans les cieux
Et nous jette tremblants aux fantômes de l'ombre.

Mais le poète, épris d'amour
Pour les chatoyantes chimères,
Craint, lui, les visions du jour
Et les réalités amères.

Poète, enfant naïf! pourquoi sur tes chemins
T'effrayer des soucis, des embarras humains?
Prends sur toi de palper ces trombes de poussière,
Et bientôt dans le vide elles s'abîmeront,
Se broyant sous tes pieds sans toucher à ton front,
Et ton œil sourira de son erreur grossière.

Courage donc! va d'un pas sûr,
Bel enfant de la fantaisie,
Que fête, en son palais d'azur,
L'enchanteresse poésie.

Courage, commensal du monde des esprits!
Toi qui voit notre sol d'un regard tout surpris,
Revenant ivre encore du beau banquet des fées.
Courage! les vapeurs des terrestres ennuis,
Ces grands épouvantails qu'avec horreur tu fuis,
Dans le creux de ta main peuvent être étouffées.

Puis derrière ces vains remparts,
Ce nuage si peu nuisible
Luiront encor de toutes parts
Les porches du monde invisible.

LE PRINCE VIASEMSKI.



XIXme SIÈCLE.

Stances.

— 1838. —

J'ai dû survivre à bien des hommes, bien des choses ;
J'ai compté les bonheurs, j'en sais le revenu ;
Bien des sentiers fermés et bien des portes closes
Ne laissent à mes pas qu'un espace connu.

Déjà mon horizon devient étroit et sombre,
Et chaque jour le fait plus sombre et plus étroit,
Le monde intérieur se dépeuple dans l'ombre,
Le vol de mes pensers s'abat sur mon cœur froid.

Mes rêves n'osent plus ouvrir une aîle avide;
L'espérance renonce à son luth enchanté;
Je n'ose dévier de ce chemin si vide
Où je suis les sillons de la réalité.

Le champ de l'existence hélas! me fut rebelle;
Ma grange est mal garnie et son toît mal couvert,
Pourtant, puis-je mouvoir une moisson nouvelle
Quand la neige descend des nuages d'hiver?

La glaneuse fouillant la plaine dépouillée
Y trouve quelque épi qui roule dans sa main,
Hier me livre ainsi quelque gerbe oubliée,
Mais je ne trouve plus la graine de demain.

KOZLOF.



XIXme SIÈCLE.

Le Samedi des Morts.

Ce n'est pas, ce n'est pas, oh! vous pouvez m'en croire,
Un vieux conte qui court les populations,
Un récit merveilleux, une menteuse histoire;
C'est un fait dont l'Ukraine a gardé la mémoire
Dans ses traditions.

Épouvantable chose! on dit dans nos contrées
Que celui qui, venant d'éteindre ses remords
Par trois grands jours de jeûne et d'oraisons sacrées,
Va, la nuit, visiter les tombes révérées,
Un samedi des morts;

On dit que celui-là verra surgir les ombres
Des vivants que le sort prédestine au trépas,
Et qui doivent entrer dans les sépulcres sombres
Bien avant que l'année ait fourni tous les nombres
De ses jours ici-bas.

Or, Isbrann, le jeune homme, et Ludmila, la belle,
Déjà s'étaient donné leurs anneaux et leurs cœurs;
Ils étaient fiancés. Mais, au bonheur rebelle,
Isbrann sait que la joie est un hôte infidèle
Plein de songes moqueurs.

Mais le brann en lui-même entend sourdre et bruire
Ce que dit à l'esprit l'avenir incertain ;
Un effroi prophétique, une angoisse, un délire
Le torture toujours, il se décide à lire
Le livre du destin.

Et, selon la coutume admise en nos contrées
Le voilà qui, venant d'éteindre ses remords
Par trois grands jours de jeûne et d'oraisons sacrées
Va, la nuit, visiter les tombes révérées
Un samedi des morts.

L'enclos du cimetière à cette heure suprême
Était obscur, le vent soufflait dans les cyprès ;
La lune de l'automne errait brumeuse et blême
La nuit semblait couver, s'effrayant d'elle-même,
D'effroyables secrets.

Là, seul, au pied d'un if, sur un tombeau de pierre
Isbrann depuis longtemps attendait, attendait;
Tout son sang se glaçait; mais ouvrant la paupière
Son œil impatient dans le noir cimetière
Plongeait et se perdait.

Minuit sonne, soudain les verroux de l'église
Grincent, la porte cède, et du cintre enfumé
Sortent des cris pareils aux plaintes de la bise,
Et dans l'air, s'arrachant aux saints peints sur la frise
Vole un cierge allumé.

Un long sillon de feu sur sa trace ruissèle;
Il arrive aux tombeaux! C'est le guide fatal.
Le précurseur des morts que la terre recèle,
Il luit, puis disparaît, puis encore étincelle...
Ah! voilà le signal!

Dans les tombes, partout d'ossements obstruées,
Chaque mort se réveille à cet étrange jour ;
Et, des fosses encor fraîchement remuées,
Des antiques tombeaux les spectres par nuées
Se lèvent tour à tour.

Puis Isbrann en effet voit paraître les ombres
Des vivants que le sort prédestine au trépas
Et qui doivent entrer dans les sépulcres sombres
Bien avant que l'année ait fourni tous les nombres
De ses jours ici-bas.

Que leur visage est triste! On dirait que les larmes,
Dans l'éternel sommeil, creusent toujours leurs yeux.
Et quoi! connaîtraient-ils les humaines alarmes?
Regrettent-ils encore et la vie et ses charmes?
Sur terre dort-on mieux?

Leur troupe vers l'église enfin s'est avancée.
Le cierge aérien ouvre la marche seul ;
Tout-à-coup près d'Isbránn glisse une trépassée...
Horreur! il reconnaît sa belle fiancée
Sous les plis du linceul !

Elle était belle à voir ; sa jeune ombre éthérée
Ressortait rose encor entre ses voiles blancs ;
Plaintive, elle inclina sa tête colorée
Vers l'amant, soupira ; puis, hélas! l'adorée
Disparut à pas lents.

L'oracle s'accomplit. Depuis, l'on vit un homme
Roder toutes les nuits dans l'enclos des tombeaux.
Un fou que tout passant reconnaît et vous nomme,
Qui dans le cimetière habite, et toujours chôme
Auprès des noirs corbeaux ;

C'est Isbrann. Quelquefois il parle avec mystère
Au tertre qui couvrit son aimée; et souvent
Il dit : « Viens à l'autel ! je t'attends sur la terre ! »
Mais le vent répond seul de sa voix solitaire
Au fantôme vivant.

BÉNÉDICTOF.



XIXme SIÈCLE.

Waterloo.

I

Avez-vous jamais vu comment l'orbe solaire
Enorme et sans rayons perce la brume claire
Et se lève sanglant sur l'Océan tout bleu?
Tandis que le brouillard s'affaisse ou s'évapore,
Soudain à l'Orient qui rougit et se dore
        S'élance le géant de feu!

Tel l'homme du destin, historique merveille,
Colosse qui venait de s'écrouler la veille
Derrière une ile obscure et sous les flots houleux,
Ebranlant l'univers de sa chute inouie,
Devant les yeux lassés de l'Europe éblouie
Se dressa tout-à-coup immense et nébuleux.

Ils n'étaient plus ces jours de conquêtes sans nombres
Où le poli convulsif de ses deux sourcils sombres,
Où le signe échappé de son index puissant
Déployait, concentrait, dispersait des armées,
Jettait des sceptres lourds aux troupes affamées
Et jaspait la terre de sang.

. . . .

. . . .

Les temps étaient passés où sa superbe étoile
De sa large lueur, libre encor de tout voile,

Eclairait des succès et jamais un affront,
Où cet homme emplissait lui seul le monde vide,
Où la gloire, toujours plus belle et plus avide
Baisait avec transport la pâleur de son front.
Pourtant une couronne à peine ramassée
Dans la poudre où vingt ans le sort l'avait laissée,
Bandeau de Saint-Louis, amour du grand Bayard,
Cette couronne, hélas! faiblement restaurée
Reperdait son éclat et presque dédorée
Tremblait sur un royal fuyard.

On doutait, on parlait, c'était un grand murmure
Pour ou contre celui qui sous sa vaste armure
Etouffa si longtemps les cris de son pays.
Les tribuns lui lançaient mille mots téméraires,
La France se couvrait de vapeurs funéraires
Pleines de pronostics adorés ou haïs.

II

Vains murmures! à la nuit sombre
Soudain succède le grand jour!
Le capitaine sort de l'ombre
Et tout s'illumine à l'entour
Oui, son regard d'aigle étincelle,
Le feu qui de ses yeux ruisselle
Electrise les régiments!
Les aigles relevant la tête,
Battent de l'aîle, et leur tempête
Recommence ses sifflements!

Puis comme jadis sur le monde
Plane l'empereur radieux!

Sous lui la terre éclate et gronde...
O cataclysme furieux !
Sabres, lances, caissons et balles,
Bombes, affûts, clairons, timbales,
Croisent leurs bruits et leurs rumeurs,
Les Chambres rugissent... qu'importe !
L'homme que la France rapporte
Parle plus haut que ces clameurs.

Que lui fait la tourbe honnie
Qui discute sur son destin
Le destin, vassal du génie,
Obéit au bras qui l'atteint.
Le grand homme dans sa pensée
Prit la guerre pour fiancée...
Ce rêve jaillit de ses cils,
Et le rêve ardent se reflète
Au prisme de la baïonnette
Qui scintille au bout des fusils !

III

Comme les flots sans fin dont la mer se décore
C'est une armée et puis c'est une armée encore
Qui rapprochent leurs fronts.
Chaque épais bataillon avec ordre s'avance
Formant de sombres blocs ; — de distance en distance
Brillent les escadrons.

Le combat précurseur de la lutte fatale
S'engage et dure encor lorsque le soir étale
Son éclat empourpré.
Puis enfin tout se tait. Le silence succède
Aux tonnerres du jour, et bientôt chacun cède
Au sommeil désiré.

Mais lui ne dormait pas : une soif effroyable
Enflammait son cerveau. Cet homme, est-ce croyable,
Fléchira-t-il le cou ?
Oh! que ne pouvait-il avec sa main hardie
Sur les cieux obscurcis répandre un incendie
Pour frapper son grand coup!

Ses braves épuisés tombaient de lassitude,
Alors l'homme de fer, contre son habitude
Pris d'un remords vainqueur.
Ouvrant à la pitié son âme torturée
Fit don à ses soldats de la nuit implorée,
L'arrachant de son cœur.

IV

Des nuages pendaient comme une lourde toile
A la voûte céleste. Il releva les yeux
Là haut disparaissait une dernière étoile
Ah! c'était son étoile éteinte dans les cieux.
Puis tout calme au dehors, au dedans plein de rage,
Il s'en fut contempler les soldats endormis.
« Jouissez, pensait-il, de la nuit sans orage,
Ma tête vous la paye amis ! »

V

L'orage vient! Les nues
Déchirent leurs réseaux,
Des ondes continues
Versent leurs froides eaux.
Ces troupes si vaillantes,
Aux poitrines bouillantes,
S'éveillent défaillantes,
Sentant trembler leurs os.

Mais nul ne s'en alarme,
Ou ne s'en plaint tout bas!
Chacun polit son arme.
Voyez leurs gais ébats

Sous l'onde qui les noie !
La fatigue les ploie,
Et pourtant avec joie
Ils songent aux combats.
Lanciers aux rouges flammes,
Grenadiers chevronnés,
Hussards aux courbes lames,
Voltigeurs effrénés,
Dragons dont la crinière
Qui flotte par derrière
Traverse meurtrière,
Les carrés consternés.

Artilleurs implacables,
De poudre vernissés,
Qui traînent sur leurs câbles
Les canons entassés,
Héros de toute taille !
Veulent dans la bataille

Chauffer vaille que vaille
Leurs visages glacés.

VI

Les bivouacs sont levés. L'aube parut à peine ,
Que l'armée en bataille a fait frémir la plaine
De vivats délirants !
Les prés sont marquetés de longues lignes noires,
Sur son grand cheval blanc le maître, aux cent victoires,
A parcouru les rangs.

Tous les yeux pleins d'espoir sont tournés vers l'aurore.
Ah ! le ciel est plombé ! le jour est incolore !

Décourageant tableau !
S'il est triste et brumeux ce jour — c'est que sans doute
Le soleil d'Austerlitz ne connait pas la route
Du champ de Waterloo !

VII

Qu'est-ce ? écoutez ! un son éclate !
L'écho saisit et rend ce son ;
C'est le canon ! fleuve écarlate,
L'incendie étreint l'horizon
Au front des bataillons scintille
Le feu de file qui petille,
Serpente, se glisse et sautille
Sous le feu des canons hurlants

Le champ n'est plus qu'une fournaise!
Chevaux anglais, ligne française,
Fronts hollandais, troupe écossaise,
Fondent dans ces brassiers brûlants.

Le géant des combats noirci par la fumée
Dominait des hauteurs les coups de son armée,
Il promenait au loin ses regards rayonnants,
Et ces regards chargés d'une force magique
Centuplaient ses soldats qui d'un choc énergique
Ecrasaient l'ennemi sous leurs talons tonnants

Va-t-il enfin crier victoire!
Ou tourner le dos au canon?
Comment le nommera l'histoire,
Bonaparte ou Napoléon!
Toujours la lutte recommence,
De morts la plaine s'ensemence
Qui sait quand ce massacre immense

Eteindra le courroux de Dieu!
L'homme, à la fortune hautaine
Qui le fit roi — de capitaine,
La voit chancelante, incertaine,
Lui jeter un salut d'adieu.

Et lui, croisant les bras, immobile, impassible,
Au milieu des revers se sentait invincible,
Un rempart lui restait; sur des puissants piliers
Reposait forte encor la sanglante couronne;
Il compte ses vaillants que l'honneur éperonne!
Et toise encor le mur de ses vieux grenadiers.

Le soleil descend morne et trouble,
Le feu français s'est ralenti,
Soudain le carnage redouble
La voix du chef a retenti!

Comme des chênes séculaires,
Comme les grands mats des galères,
Les vieilles troupes tutélaires,
S'ébranlent à l'entour de lui
La garde, vivante cascade,
Se verse dans la fusillade...,
Quand le feu d'une canonnade
Sur le flanc de l'armée a lui.

» En avant par là bas! voilà la délivrance!
» Ce feu — c'est le renfort! marchons! vive la France!
» Le maréchal arrive ! » On s'y jette d'aplomb.
Mais tandis que les rangs volant comme la trombe,
Approchent — quelle erreur! un front sur l'autre tombe
Battu par une grêle et de fonte et de plomb.

Ce sont les Prussiens qu'on redoute!
C'est le grand drame qui finit!

Le tourbillon de la déroute
Brise les soldats de granit.
Ces vieux débris des temps épiques
Fidèles en leurs cœurs stoïques
A cent souvenirs héroïques
Meurent et ne se rendent pas.
Leurs moustaches ébouriffées...
Pressent les aigles étouffées...
Ils se couchent sur les trophées
Et les lauriers de cent combats.

VIII

Où donc est le fauteur de la lutte mortelle!
Il implore la mort, à son char il s'attelle,

Mais la mort n'en veut point!
La paladin vaincu s'enfuit par les ténèbres,
La nuit l'enveloppa de ses voiles funèbres
Comme d'un noir pourpoint.

Un sommeil merveilleux vint clore sa paupière,
Il fléchit insensible et dur comme la pierre,
Son front était sans pli!!!
Des songes cependant soulevaient leur tempête,
Une voix inconnue en passant sur sa tête
Lui dit : c'est accompli!

IX

Il s'abima vivant, l'oint de la destinée!
Un quartier de rocher retint ce lourd géant,

Mais pour noyer la flamme en ce corps mutinée
On eut trop peu de l'Océan.
Toujours son crâne nu, tel qu'un volcan sous l'onde
Où la lave inquiète abonde,
Fumait dans un nuage épais.
Rien n'éteignit le feu. Prêt à quitter la terre
C'est en rêvant encor de combats et de guerre
Qu'il s'en fut au séjour de paix.

Sur la tombe qui prit les mânes du génie,
S'étendit à jamais un silence écrasant.
Le vent n'ose entonner sa sauvage harmonie,
La mer son cantique imposant.
Un jour mystérieux plein de lueurs étranges
Couvre la tombe de ses langes.
Les rocs se penchent soucieux,
Les bois parlent tous bas avec le flot des grèves,
Des nuages sanglans voilent comme des rêves
La face pensive des cieux.

Le Poète.

— 18**. —

Pèlerin sans foyer, seul toujours, le poète
Jette au vent de la mer ses sublimes accords.
Il affronte, en chantant, la trombe et la tempête !
Opposant aux grands flots de merveilleux efforts,
Poursuivant des lueurs que le lointain reflète,
Il y pousse sa nef — mais la mer est sans bords !

Rempli d'étrangetés, de chimères sans nombre,
Sa joie est pur oubli, pure distraction,
Aux fêtes de ce monde il apporte un œil sombre,
Et sourit en voyant quelque tombeau dans l'ombre ;
Jamais les dieux du jour n'ont sa dévotion ;
Le monde le dit pris d'aliénation.

Il cherche la douleur et partout il la trouve,
Il invente, il évoque en tous lieux des tourments ;
Ensuite les choyant dans son cœur qui les couve,
Il enfante des sons si pleins d'enchantements,
Qu'il pleure le premier d'un mal que rien ne prouve,
Croyant au faux semblant de ses gémissements.

Contre un monde qu'il hait ses doigts lancent la foudre
Arrachée aux rayons de son luth adoré,
Mais le monde s'amuse à voir les flots de poudre
Que fouille inoffensif cet éclair effaré,
Car ce feu d'artifice, hélas ! ne peut dissoudre
Tout l'amas de glaçons dont l'homme est empêtré.

Plus heureux qu'un enfant près de celle qu'il aime
Il n'ose à ses genoux incliner sont front blême,
La troubler d'un mot vif, d'un regard flamboyant,
Et le dieu du silence est son constant emblême ;
Sa bouche qui se clot garde un calme effrayant,
Refoulant le secret, dans son âme bouillant.

Lorsqu'enfin un aveu de sa langue tremblante
S'échappe, quel orage immense, impétueux !
Quels accents déchirants ! quels cris tumultueux !
Quel tourbillon de feu sur sa lèvre brûlante !
Mais l'ange que ce vent emporte et violente
Ouvre une aile brisée et vole vers les cieux !

Le martyr tend alors une main solitaire
A l'amitié, doux hôte à tout foyer admis.
Sur quel sein tombera sa palpitante artère ?
Le luth est son accord avec toute la terre ;
Qui donc va-t-il choisir ? Le choix n'est pas permis
Nulle âme ne le veut car il a trop d'amis.

Ses ennemis ne sont que cette tourbe vile
Qui ronge l'homme fort, — envieuse et servile ;
Il les méprise trop pour y voir un écueil
Et les laisse croupir dans leur fange stérile
C'est lui-même qui met son bonheur au linceul,
Son plus digne ennemi c'est lui-même, lui seul !

L'Étincelle.

— 1838. —

Voyez cette pierre inerte
Qui sur la route déserte
Git, bloc informe et muet,
Masse que nul âge, certe,
En passant ne remuait.

Dans le ciel la foudre gronde ;
L'écho hurlant à la ronde
Trouble les bois effarés,
Le bloc en sa paix profonde
Dort sous les cieux torturés.

Les beaux jours viennent à luire,
Redorant de leur sourire
Les monts, les forêts, les champs ;
Partout on entend bruire
Voix confuses, joyeux chants.

La vie épand son murmure
Dans la campagne plus mûre ;
Tout parle, flots et moisson,
Pieds brûlants, fraîche ramure,
Le bloc seul n'a pas un son.

La lumière chauffe, irise,
Revêt à la tiède brise
Toute chose en quelque endroit;
Mi-couvert de mousse grise
Le bloc seul est sombre et froid.

Mais au mouvement ravie
Cette masse étreint la vie
Dans ses plis mystérieux,
Mais cette graine asservie
En son jour va poindre aux yeux.

Vienne un choc! Le grain magique
Jaillit du bloc léthargique
Qui se réveille à grand bruit.
Né de ce son énergique
Le germe vivant reluit.

Il bondit, il étincelle,
Et, rouge étoile, il ruisselle
De lumière et de chaleur;
L'éblouissante parcelle
S'entr'ouvre comme une fleur.

Sortant radieuse et claire
De sa prison séculaire
Elle boit l'air frais et pur
Et puis son vol circulaire
S'évanouit dans l'azur.

Ou, semence d'incendie,
Elle retombe hardie
Sur les feuilles, le sarment;
Et l'étincelle agrandie
Devient un embrâsement.

Et bientôt la froide pierre
Qui la contint prisonnière
Tant de siècles, tant de jours,
Dans la flamme meurtrière
Le consume pour toujours.

Que de temps l'âme végète
Sans échos, froide, muette,
Immobile en son aplomb !
Que de temps, le cœur, la tête
Dorment d'un sommeil de plomb.

Que de jours dans l'âme sombre,
Cet abîme aux plis sans nombre,

Germe l'étincelle d'or !
Que de jours captive, à l'ombre,
Calme, impassible elle dort !

Mais qu'un choc soudain l'acclame,
On verra l'étoile en flamme,
Surgissant comme au hasard,
Dans les nuages de l'âme
Allumer son vif regard.

On la verra par le monde
Rouler, lave vagabonde,
Incendier en tout lieu,
Et dévorer dans son onde
Le sein qui couva le feu.

Adieu.

— 1837. —

Adieu!... sainte parole où le mystère abonde!
Oh! quels profonds secrets ce mot révèle au monde
Dans sa simplicité!
Oh! pour deux cœurs unis, qu'un grand amour rassemble
Et qu'éloigne le sort, — comme ce mot ressemble,
Au mot éternité!

Hélas ! se séparer, se quitter, triste chose !
Dites, où commença, de quel germe est éclose
La séparation?
Quel moment la créa? quels lieux la virent naître?
C'est un secret que Dieu jadis a fait connaître
A la création.

Oui, lorsque le néant, l'étendue infinie.
S'ébranlèrent soudain à l'immense harmonie
Du Verbe créateur;
Quand la divine voix roulant par le ciel vide,
Tomba dans le chaos croupissant et livide
De toute sa hauteur;

Le chaos bouillonna, — la secousse subite,
Fendant, morcellant tout, fit la grande limite

Aux enclos spacieux,
Où furent séparés dès l'aurore première,
Et le temps et l'espace, et l'ombre et la lumière
Et la terre et les cieux.

Oui, dès le premier jour où le monde prit forme,
Du sein de l'univers jaillit un son énorme,
Qui fut un cri d'adieu!
Dès lors ce cri résonne en volant d'âge en âge,
L'homme, cet exilé du céleste rivage,
Le répète en tout lieu.

Dès-lors, quand la nuit vient mystérieuse et sombre,
Le ciel darde toujours sur la terre dans l'ombre
Ses yeux étincelants;
Ils paraissent vouloir l'arracher à sa sphère,
Afin de l'attirer dans la claire atmosphère
Des beaux soleils brûlants.

Mais par la pesanteur à jamais enchaînée,
Rien ne peut délivrer cette sœur condamnée
A vivre de douleurs,
Si l'aube sur les champs met sa gaze rosée,
Semant des perles d'or sur la plaine arrosée
Ces perles sont des pleurs.

C'est toujours dans les pleurs que se baigne la terre;
Loin du ciel qu'elle veut en son cœur solitaire
Se pressent les sanglots,
Et depuis que les temps ont entrepris leur course,
Les pleurs de la nature, inépuisable source!
Coulent à larges flots.

Adieu! ce son plaintif nous échappe à toute heure!!
En allant habiter la dernière demeure,

Nous l'exhalons encor;
Mais alors c'est le chant de notre délivrance!
C'est au noir firmament l'arc-en-ciel d'espérance!
C'est un joyeux accord!

Puis, ce son emporté par la mort empressée,
N'achève plus sa note ici bas commencée,
Que dans l'éternité.
Ici, cri de départ de l'âme ôtant ses langes,
Et là haut, mot de passe, admis par les phalanges
De la divinité!

A la Jeune Fille aux yeux noirs.

— 1836. —

Non belle enfant, quoiqu'on en dise,
Tu mens, et je ne te crois pas.
Tu n'es point éclose à la bise
Qui ride notre voûte grise
Semant la neige sous nos pas!

Non, tu dois être, ô mon aimée,

Fille d'un sol luxuriant,
La fleur qu'une brise embaumée,
Prit dans la savane enflammée,
Ou quelque perle d'Orient.

Tu n'as rien de nos femmes blondes !
Tes grands yeux, tes cheveux sont noirs ;
Tes paroles sont vagabondes,
Autant que les bouillantes ondes,
Que boit le marbre des baignoirs.

Nul brouillard ne ternit, ma belle,
Ta joue au reflet éclatant,
Ton sein gonfle un corset rebelle,
Ta taille souple nous rappelle
La couleuvre de l'Indostan.

Il n'a pas de regard oblique,
Cet œil de flamme où la poix bout !
Ton front exhale, je m'en pique,
Un de ces vents chauds du Tropique,
A renverser l'homme debout.

Tu sembles faite de phosphore!
Ta bouche répand tour-à-tour,
Comme les lèvres d'une amphore,
Tous les doux baumes du Bosphore,
Et tous les poisons d'amour!

La Mer.

— 1838.

I

Dans le calme du soir se reposent les ondes ;
Les brouillards, clairs tissus, vont se plissant sur l'eau;
La mer d'azur s'étend, vaste miroir des mondes,
Ainsi qu'on voit sans cadre, un immense tableau,

O mer, que ton sommeil est doux ! et quel doux songe
Vient rafraîchir mon âme à ton souffle béni !

Ma tristesse de plomb dans ton gouffre se plonge,
Mes rêves éthérés baisent ton front uni.

Que j'aime à contempler ta surface infinie,
Où se mire à mes yeux, belle, l'éternité!
Tu marches fièrement de rives dégarnie,
Ayant pour horizon la morne immensité.

L'éternité du ciel a, comme toi, sa rive,
Son bord sacré, lointain, invisible aux humains;
Ton fond a des trésors gardés par l'onde vive,
Mais l'homme pour l'atteindre en sait-il les chemins?

L'éternité du ciel aussi cache peut-être
Un fond étincelant sous des flots ténébreux,
Mais l'esprit, ce géant, dont le ciel est l'ancêtre,
Saurait-il mesurer ce flot fatal et creux.

Géant qu'il est, sa force, hélas! trahit sa taille.
Hardie est la pensée, et dans le gouffre sourd,
La plongeuse en sautant peut ouvrir une entaille,
Mais le sonde est légère et la fil en est court.

II

Le soleil sous un nuage,
Joue, et voile son visage;
La mer attend le soleil;
La mer s'allume dorée,
Sur l'hémisphère empourprée;
L'occident brûle vermeil.

Plein d'un éclat sans mêlanges,
Quittant son berceau, ses langes,

Le soleil va triomphant,
Vers la mer qui le fascine,
Et dans l'énorme piscine
S'immerge comme un enfant.

Le chatoyant crépuscule
Dans les nuages circule ;
Ils entrouvrent leurs réseaux,
Et comme une vaste frange
Teinte de pourpre et d'orange,
Leurs plis tombent dans les eaux.

III

Voici la nuit. Point de lune à ses voiles,
Insoucieuse elle a semé d'étoiles,

Comme au hasard, la voûte sans lueur.
Les unes vont scintillant toutes nues,
D'autres, errant, s'éclipsent dans les nues;
La nuit exhale une calme langueur.

Et le ciel dort sur la mer qui sommeille,
Et dans leurs bras ils pressent, — ô merveille! —
La tendre nuit, cette vierge au teint brun;
Et l'un vers l'autre inclinés avec grâce,
Muets tous deux, le beau couple s'embrasse;
Le même amour respire dans chacun.

Belle est à voir l'étreinte fraternelle!
O ciel! ô mer! parenté solennelle!
Vous êtes bien deux jumeaux radieux.
Aux mêmes traits vos formes sont moulées;
Mer, vous bercez les sphères constellées,
Ciel, vos vapeurs sont les îles des cieux.

Et l'on dirait que le monde nocturne
S'est renversé soudain ainsi qu'une urne ;
Là haut, toujours, partout, la vaste mer,
L'onde portant mille terres splendides,
Puis ici bas les espaces fluides
Tout rayonnant d'étoiles et d'éther.

IV

Ecoutez! la douce chose!
Dans l'aube nacrée et rose
Soupire un vent amoureux ;
Le soleil sur la mer blonde,
Se dresse, et marchant sur l'onde,
L'orient rougit heureux.

Brillant d'amour et d'extase,
Comme d'un bain de topaze,
Le soleil sort délassé;
Il entre — et sa joie éclate —
Dans son palais écarlate,
Que l'aurore a tapissé.

Sur les pas de la nuit sombre,
Il va balayant toute ombre;
Ses grands rayons embrasés,
Comme des jets de fontaines,
Percent les brumes lointaines
Et les brouillards irisés.

Ce flot lumineux arrose
La paupière demi-close

De l'univers assoupi,
Courant du ciel aux montagnes,
Des cascades aux campagnes,
Des hauts chênes à l'épi.

Mais ce que le soleil aime
C'est la mer, la mer suprême,
Son amie et ses amours;
Et des cîmes éternelles
Ses flamboyantes prunelles
Sur la mer plombent toujours.

Sœur du ciel, il la vénère
Toujours il la rénumère
Du surplus de son trésor;
La payant de sa tendresse
Pour le ciel, il la caresse,
La parsème de son or.

Mais la mer fière et farouche
Que cet or jamais ne touche
Rend au prodigue ses dons.
Jusqu'à la moindre paillette
Elle repousse, rejette,
Brise les luisants rayons.

Rien ne trouble la surface
De sa cristalline face,
Rien ne semble l'émouvoir,
Rien ne paraît y bruire,
Pourtant sous ce clair sourire
Elle cache un penser noir.

V

»C'est en vain, ô soleil, que ta poudre éclatante
Tombe de ta hauteur sur mon libre niveau :
Laissons à l'impuissant l'habit d'or qui le tente ;
Est-ce d'un tel manteau qu'un géant se contente?
Cet ornement peut-il allécher son cerveau !

»C'est en vain, c'est en vain, ô roi de la lumière !
Que brille sur mes doigts ton rayon refracté,
Et pourquoi cet éclat, cette nacre en poussière,
Ce luxe extérieur, quand ma grandeur foncière
Couve en un sable d'or la perle de beauté ?

»Va chauffer, réjouir, illuminer la terre!
Mais que me font à moi tes dards au feu rougis?
Tes faisceaux flamboyants sur mon sein solitaire,
Glissent sans réchauffer la profondeur austère
Des antres souverains sous mes pas élargis? »

La mer vient d'achever sa profonde pensée.
Elle est paisible encor; pas d'ondes, point d'échos.
Mais la menace luit sur sa nappe lissée;
Son engourdissement semble l'avoir lassée;
La géante paraît suffoquer de repos.

On dirait que son sein étouffe sous un rêve
Dont les serres d'airain viennent la torturer;
Qu'un lourd sommeil la trouble, et l'agite, et la grève
D'un poids qu'aucun effort ne soulage ou n'enlève;
Elle voudrait gémir et ne peut respirer.

Et l'on dirait qu'au ciel l'astre de feu lui-même
Frémit en prévoyant le terrible réveil.
Voyez donc comme il cherche inquiet à l'extrême,
Un nuage où cacher son visage si blême,
Lui, qui naguère encore étincelait vermeil !

VI

La tourmente ! la tempête !
Le colosse a remué.
Le flot gris levant sa crête
De l'abîme s'est rué.
Il se déroule, il sillonne ;
Il écume, il tourbillonne,
Son onde boût et bouillonne
Tout l'horizon obstrué.

Comme un athlète, il regarde
Le champ labouré des eaux,
Mais son élan, il le garde
Pour de plus puissants assauts.
Dans la plaine tourmentée
Sa bannière s'est plantée ;
Or, sur sa tête argentée
Ne passent que des oiseaux.

Voici la joûte sublime !
Qui court sur le flot hurlant ?
C'est lui, le roi de l'abîme,
Le navire au large flanc,
C'est lui, le lutteur des ondes,
Le puissant coureur des mondes,
Le temple des mers profondes,
L'autel au grand voile blanc !

Déployant ses vastes ailes
Il fend les eaux sous ses pas,
Leurs escarpements rebelles
Ne le déconcertent pas.
Dans les turbulentes plaines,
A travers rocs et baleines,
Il raidit comme des veines
Ses cordages aux combats.

Comme un cheval intrépide
Bravant tout épouvantail,
Il s'ouvre un chemin rapide
Sur les gouffres de corail.
Malgré l'onde qui le roule
Il rebondit, il la foule,
Et fièrement sur la houle
Il élève son poitrail.

Ses remparts inaccessibles,
Son gouvernail, droit toujours,
Vont écrasant impassibles
Les flots furieux et lourds.
Tel triomphe le génie,
Dans sa carrière infinie,
Du peuple qui le renie,
Des haineux aux cœurs si sourds.

Un pic d'eau vole et se dresse
Sur un mont retentissant,
Chacun le frappe, le presse...
Point de bornes au puissant!
Mais s'il méprise la vague,
S'il se rit de la mer vague
Et de ses flots qu'il élague,
Il craint le ciel menaçant.

Pour qu'il cède à l'eau marine,
Que le vent qui mugira,
Que la foudre purpurine
Qui d'en haut s'élancera
D'abord le couchent en joue,
Et dans leur fatale roue
Rompent, brûlent poupe et proue...
Alors la mer le prendra!

Alors errant comme une ombre,
Le beau vaisseau démonté,
Le vaisseau, cadavre sombre,
Soumettra son front dompté!
Alors seulement, rapace,
La mer pourra dans l'espace,
Comme un ossement qui passe,
L'écharper en liberté.

VII

Le feu du ciel ! La course est accomplie.
Le bâtiment dérive foudroyé ;
Les mats en cendre et l'aviron qui plie
Il vole, il craque... un récif l'a broyé.

Ses flancs de fer, ses voiles frémissantes,
Ses forts agrès, comme autant de tombeaux,
Au hurlement des vagues jaillissantes,
Les flots rongeurs les roulent par lambeaux.

Et d'autres flots, enfants nés de leurs ondes,
Frappant les airs d'autres rugissements,
Sur les replis des crètes vagabondes
Roulent plus loin ces grands entassements.

Pourquoi ces cris, ô vagues insensées?
Pourquoi ce bruit, meutes de l'Océan?
Sont-ce vos coups et vos gerbes lancées
Qui font mourir le pélerin géant?

Non, c'est le ciel qui vient briser sa force;
L'éclair de Dieu pulvérisa ses os;
Il livre aux vents son âme; et son écorce
Il vous la jette à vous, stupides flots!

Sa cargaison, il la lègue à l'abîme;
Et pour toujours dans ses gouffres grondants

La mer l'a pris, ce trésor légitime,
Et l'enlaça de ses coraux ardents.

VIII

L'orage est apaisé; mais les flots vont encore,
Et leur folle rumeur chante dans l'air sonore;
Ils vont l'un l'autre se froissant ;
Le flot s'évanouit sous le flot qui le chasse ;
Ce sont toujours des flots cédant la vaste place
Aux flots qui courent, les poussant.

Ah! n'est-ce pas ainsi que tes vagues ondoient,
Qu'elles viennent et vont, bondissent et tournoient,

O sonore océan humain !
Ah ! n'est-ce pas ainsi que ton onde ramène
Sans cesse, un phénomène après un phénomène,
Le long de ton large chemin !

Ne voit-on pas ainsi, sur ta libre étendue,
Le temps chasser toujours, comme une onde éperdue,
Les hommes, ce flot solennel,
Qui monte et redescend dans ton enceinte amère !
Et tandis que le flot, hélas ! est éphemère,
Le mouvement est éternel.

Dans le cristal marin, rayonnante surface,
Le globe du soleil a reconnu sa face
Flottant sur le gouffre ondoyant;
Et toi, miroir de Dieu, toi l'océan de vie,
L'Eternel s'est penché sur ta glace ravie,
Pour y voir son œil flamboyant.

O mer large! mer libre, où mon âme se noie!
Tes flots sont éclatants, bruyants comme la joie,
Profonds ainsi que la douleur!
Que tu sois calme, ô mer, que tu sois courroucée,
J'adore et ta colère ardente, hérissée,
Et ta souriante pâleur.

Certes, je te chéris, ô la paisible reine,
Quand je te vois bercer ta volupté sereine;
Alors, de notre triste bord,
Tranquille, je t'admire, et mon cœur se dilate,
Mon cœur se réjouit en tout ce qui le flatte,
Mon cœur s'épanouit d'abord!

Oh! certes, je craindrais que ma nef inquiète
Rayât la glace bleue où le ciel se reflète,
En cet ineffable moment.

Oh ! je ne voudrais pas que mon ornière humaine
Sillonnât follement ce céleste domaine,
Ce pur et calme firmament.

Mais lorsque sur ton front s'entassent les nuages,
Qu'entière tu bondis sous l'aile des orages,
Comme un dragon au flanc changeant,
Lorsque ton flot nerveux se réveillant à l'ombre,
Soudain, comme un guerrier sur son grand casque [sombre,]
A mis sa crinière d'argent.

Lorsque, dans ta beauté tonnante et grandiose,
Tu surgis au combat et que ton pied se pose
Sur les abîmes écumants,
Que tu gonfles ta rage, onde monumentale !
Et luttes corps à corps, dans la joute fatale,
Avec le choc des éléments.

Alors sombre, contrit, je m'en vais de la côte;
Alors, je n'ose plus t'approcher comme un hôte;
Du haut de l'immobile sol.
Je rougirais de voir ton mouvement superbe;
D'étaler, indolent, étendu sur quelque herbe,
Mon repos auprès de ton vol.

Et bien qu'en t'admirant du paisible rivage,
Mon âme s'éprendrait pour toi d'amour sauvage
Et d'élans furieux
Dans ton égarement, dans le confus délire
Des passions en rut, tu prendrais mon sourire
Pour quelque rire injurieux.

Et toute à ton courroux, à ta querelle sainte
Avec les cieux, — qui sait? — tu te dresserais, ceinte
Des feux de ton bandeau luisant;

Ta voix pour m'accuser gémirait son murmure,
Et puis ta main ferait jaillir à ma figure
L'écume d'un flot méprisant!

IX

J'entends, j'entends au loin une vaste harmonie!
Oh! concert merveilleux! oh! sons éoliens!
C'est ton appel, ô mer! c'est ta voix infinie!....
Je secoue et je mords mes terrestres liens!

Ah! que ne puis-je aller baigner mon œil avide
Dans l'onde aux beaux plis bleus, dans le bleu firmament!
Ah! que ne puis-je aller mirer mon front livide,
Me perdre, m'absorber dans ton sombre élément!

M'allier à tes flots, lutter avec tes ondes,
T'épouser grandement, à la vie, à la mort!
Comme j'eusse compris les musiques profondes
Des tempêtes qui vont chantant un saint accord!

Mon âme eût englouti ta royale colère,
Et des chansons d'amour à jamais oublieux,
J'irais, j'irais versant un hymne atrabilaire
Dans tes rugissements, ô monstre harmonieux!

COMTESSE ROSTOPTSCHINN.

XIXme SIÈCLE.

Le Chœur des Bohémiens.

Les voilà! les voilà! tribu demi-sauvage,
Leur sauvage harmonie est étrange en ces lieux;
Mais ces éclats criards, ces cris mélodieux,
Ces sons rauques et doux, cet hymne, cet orage,
Reflètent l'air, le ciel, l'abandon, le courage,
La folle liberté de leurs premiers aïeux!

Quand le chœur bohémien, gaîment et plein d'extase,
Entonne à toutes voix sa vaillante chanson,
Quand les mains, les bravos, vibrant à l'unisson,
Applaudissent bien haut les chants à chaque phase,
Soudain, ces bohémiens insoucieux esprits,
Frémissent d'aise ainsi que d'un vertige pris;
Leurs grands yeux du midi jettent flamme sur flamme,
L'inspiration luit sur leurs fronts basanés,
Et l'on voit que leurs chants puissamment entraînés,
Jaillissent flamboyants des profondeurs de l'âme.

Alors, qui n'accorda ses admirations,
A ces sons merveilleux gonflés de passions!
Alors, qui n'a senti flotter dans leur musique,
Quelque chose de grand et de mélancolique!
Et qui, sans le vouloir, terrassé par ce chœur,
N'a senti frissonner, brûler, gémir son cœur!

Ils chantent, — ou plutôt c'est leur âme qui chante! —

Ces élans furieux et plaintifs tour-à-tour,
Disent tout : le fou rire et la langueur touchante,
Le puissant sortilège où se débat l'amour,
La sombre jalousie, éperdue, effrénée,
La clameur des combats, la vie efféminée,
Les turbulents loisirs, la molle volupté.
Et l'oubli nonchalant, épris d'oisiveté...

Tout est là ! — Leurs *tabords* sont des bandes formées
De viveurs inspirés, de chantantes Almées
Qui jettent l'or au vent ainsi que du vieux fer ;
Leur surprenant concert est une vaste orgie,
Où tournoient à la fois, dans la ronde élargie,
Les chants du paradis et les cris de l'enfer,
Palpitante épopée, où l'orient respire !
Fantastique oraison des démons de Shakspeare !

Tout-à-coup le chœur vif et sonore s'est tu ;
Et Tagna chante seule. Ouvrant son œil battu,

Pâle de rêverie et belle de souffrance,
Roseau ployé, tordu par l'ouragan du cœur,
Enfant s'empoisonnant à quelque amour moqueur,
Elle est toute soupir, langueur, désespérance.
Oh ! qu'elle est douce à voir ! quel doux gémissement
Se plaint dans cette voix si déchirante et pûre !
Comme l'âme en jouit ! comme elle se rassure !
Comme elle se remplit d'un saint pressentiment !

Mais lorsque cette voix bondit passionnée,
Nous chantant le récit d'un amour en douleur,
L'étreinte d'un amour par l'amour couronnée...
Alors au faible cœur malheur ! malheur ! malheur!
Alors c'est le transport ! alors c'est le délire !
Il ne peut éviter l'ardente région,
Il en boit l'athmosphère, il l'écoute bruire,
Et se laissant bercer au chant de cette lyre,
Rien ne le sauvera de la contagion !

A la Mémoire de Platon Giharef.

I

Certe, il est triste à voir le cèdre centenaire,
Qu'a frappé dans le flanc l'implacable tonnerre.
Le beau front du vieillard dans la poudre est couché;
Son torse, droit jadis, musculeux et superbe,
Ses bras majestueux gisent aux pieds de l'herbe,
Et la destruction sur ce corps a marché.

Ces débris, devant qui l'esprit s'arrête et songe,
Sous terre, une fourmi les foule, un ver les ronge!
Ils sont évanouis les ombrages touffus!
Sans feuilles, sans rameaux et sans lierre qui l'aime,
Le tronc seul est debout mausolée à lui-même,
Qui semble dire aux vents : ici cèdre je fus.

Mais n'a-t-on pas au cœur une pitié plus vive,
Une douleur hélas! plus forte et plus plaintive
Quand l'ouragan renverse un jeune et grand palmier!
Quand il est étendu hérissant sa racine,
Tendant ses vers rameaux au soleil qui calcine,
Lui, l'ami du poète et l'amour du ramier?

Sa couronne n'a pu se déployer encore;
Il ne frémira plus aux baisers de l'aurore,
Il n'aspirera plus l'haleine du printemps.

Le noir squelette est là, s'effaçant dans l'espace,
Comme pour avertir le pélerin qui passe,
Que la mort va souvent plus vite que le temps.

II

Ah! le chagrin ainsi nâvre l'âme et la creuse
Quant au cercle joyeux d'une famille heureuse,
Soudain retentissant,
Dans les bras paternels, à travers la tourmente,
Le destin vient saisir une tête charmante,
Un beau front innocent.

Le front qui répandait lumière, joie et vie,
Le jeune front, orgueil de la maison ravie,

Le front fait à bénir,
Qui de ses clairs rayons illuminait toute ombre,
Et qui pour un passé mélancolique et sombre
Promettait l'avenir.

Comment ne pas pleurer! Hélas! tant d'espérances,
Tant d'illusions d'or, tant de chères souffrances
Sont mortes avec lui!
C'est en vain que son père et gémit et sanglotte!
Ce sein qu'il presse encore et dont l'âme ailleurs flotte
N'est que cendre aujourd'hui!

Pauvre jeune homme! où sont les chimères magiques?
La gloire où tu lançais tes assauts énergiques?
Le bonheur attendu?
Au feu des passions dont tu flairais les brises,
Beau coursier, aux plaisirs dont tu cherchais les prises
La tombe a répondu!

Mais, oh non! tu n'es pas au but de la carrière,
Tu n'es qu'à mi-chemin. En laissant par derrière
La vie éclose au cœur,
Tu marches en avant dans le sentier de flamme,
Tu brûles de la vie où s'épanouit l'âme...
Tu l'as jeune vainqueur!

Que ceux qui ne t'ont plus, que ton père et ta mère,
Qui demandaient pour toi quelque joie éphémère,
Lèvent l'œil attristé!
Et le Seigneur au lieu des bonheurs infidèles
T'enverra les rayons des aubes éternelles
Et la félicité.

A la Lampe de mon Riot.

— 183**. —

Brûle, ô ma lampe, brûle et luis!
Oh! luis sur mes images saintes,
Ce sûr refuge à mes ennuis!
Éclaire de tes molles teintes
L'enclos où soupirent mes plaintes!

Que le reflet des châsses d'or
Se mêle à ta blanche lumière,
Et qu'elles bigarrent encor
Des feux de leurs joyaux de pierre
Tes rayons doux à ma paupière

Ces faces sont tristes à voir
Une main rude et sans pratique
Y mit ce coloris si noir,
Ce front dur, cet œil apathique
Qu'estompe la couleur antique.

Mais dans ces tableaux bizantins
Dans cette touche simple et vieille,
Comme un écho des cieux lointains,
Vit un mystère qui réveille
Les âmes où la foi sommeille.

Les traits sont froids et solennels;
Et pourtant plus on les contemple
Plus ils nous semblent paternels;
C'est que la grâce a pris pour temple
Ces vieux saints roides à robe ample.

C'est que ces noirs enfants Jésus
Et ces brunes vierges Maries,
Tableaux naïvement conçus
Sous leurs bandeaux de pierreries
Parlent aux âmes attendries.

Ces traits ont des éclairs vainqueurs,
Mais il faut que l'âme les sente;
Ils sont familiers à nos cœurs,
Et prêtent une aile puissante
A toute prière innocente.

Oui la commisération
Plane invisible à chaque image!
L'esprit de la contrition
S'en exhale et rend le courage
Aux cœurs où gronde un long orage.

Devant leurs groupes bienveillants,
Pendant le silence nocturne,
Relevant mes yeux suppliants
Que de fois j'ai répandu l'urne
De ma souffrance taciturne!

Que de fois tout bas je leur dis,
Dans la poussière prosternée,
Mes vains regrets, mes vœux hardis
Et, par l'espoir abandonnée,
La plainte en mon sein mutinée.

Alors de son souffle divin
La grâce rafraîchit ma tête,
Noyant mes maux dans leur levain,
Alors se calme la tempête
Qui frappait mon âme inquiète.

Puis vient un espoir surhumain
Qui me relève et me caresse,
Et mon cœur touché par la main
De la foi vive qui le presse
Bondit d'une céleste ivresse.

Oh! brûle ma lampe et reluis
Aux pieds de ces images saintes
Où vont s'abîmer mes ennuis!
Et colore de molles teintes
L'enclos où Christ entend mes plaintes.

A Victor Hugo.

— NON ÉLU PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE. —

Poète ne tient pas à l'amour de la foule.
A Pouschkinn.

Ils ne t'ont pas élu ! leurs voix t'ont rejeté !
Mais n'en aimant que mieux ton front persécuté
La gloire le ceignit de couronnes plus vertes.
L'envie est à tes pieds, et ses poisons inertes
Gonflent impuissamment les anneaux du serpent.
Oh ! mépris et pitié pour le monstre rampant !

Au lieu des ennemis qui t'ôtent leurs suffrages,
De ces seize veillards plus entêtés que sages
De ce parti haineux, poète, écoute, vois,
C'est l'univers entier qui te jette sa voix...

. . . .

Mais que sont-ils donc eux, ces juges du génie,
Ces grands experts de l'art, ces dieux de l'harmonie?
Qu'ils nous disent leurs noms ignorés jusqu'ici,
Et sur quel piédestal ils se posent ainsi;
Qu'ils disent dans quelle œuvre, hélas! perdue au monde
Vit leur goût, leur esprit ou leur âme profonde;
Où sont leurs étendards mis sur nos horizons?
Et pour prouver leurs droits qu'ils montrent leurs [blasons,]
O merveille! ce sont deux ou trois tragédies,
Du grand siècle immortel filles abâtardies,
Des vers du consulat bien lourds ou bien légers,
Et puis le vaudeville aux flocons passagers...

Rien de plus! c'est ainsi que leur bande choisie
A péché devant vous, ô sainte poésie!

. . . .

. . . .

Que te fait leur verdict, son perdu dans les airs?
Tu ne peux être, toi, jugé que par tes pairs.
Oseraient-ils, grand Dieu! te nommer leur confrère!
S'élever jusqu'à toi leur sembla téméraire
Ils furent très-prudents; et tandis qu'en tous lieux
Tu promènes ton nom si beau sous tous les cieux,
Que ton midi rayonne et leur couchant s'efface,
Que l'oubli ténébreux voile d'ombre leur face
Ils ont craint justement d'étendre à ton côté
Le sommeil éternel de leur oisiveté.

Frémissant dans ta force et dans ton espérance
Tu vas, montant toujours, aux cîmes de la France,
Et sur tes envieux secouant ton flambeau
Tu frayas ton chemin par-dessus leur tombeau.

Va ; tu te vengeras des tenailleurs classiques
En enlevant l'écaille aux prunelles sceptiques.
Soufflant ton âme en feu sur la création,
Fécondant ton génie à l'inspiration,
Tu troubleras encor leur troupeau qui sommeille
Des bruits de ton renom, si durs à leur oreille !

La gloire, ta vassale artiste, livre à toi
Trois domaines sans fin et trois sceptres de roi :
Les chants au vol suprême, ouvrant leurs plumes d'aigles;
Les récits enchantés et brisant freins et règles :
Le drame sous ta main comme un géant grandi,
O colosse du schisme ! hérétique hardi !

MLLE TÉPLOF.

XIXme SIÈCLE.

Etoile, Ange et Soleil.

J'ai dit à mon âme : âme éclaire-moi !
La vapeur du soir a voilé ma route.
Mon âme m'a dit : pour briller sur toi
Dieu mit une étoile à la sombre voûte;
        Ma fille, c'est la foi.

J'ai dit à mon âme : ah! quelle souffrance?
Quels pleurs dans mon sein! quels gémissements!
Mon âme m'a dit : pour ta délivrance
Un bel ange au ciel prie à tous moments,
Enfant, c'est l'espérance.

J'ai dit à mon âme : ah! j'ai froid le jour,
Ah! j'ai froid la nuit, vois mon front si blême...
Mon âme m'a dit : regarde à ton tour!
Dieu fit un soleil clair, ardent, suprême,
Ma fille, c'est l'amour.

KOUKOLNIK.

XIXme SIÈCLE.

A une Femme.

— 1838. —

Donne-moi ton amour, tes regards, et mon âme
Soudain rayonnera de mille feux divers;
Et tu verras briller ma poésie en flamme,
Et jusqu'à toi voler les gerbes de mes vers.

Je chanterai ta bouche, écrin de perles fines,
Ton front blanc encadré dans tes longs cheveux noirs,
Ton œil d'enfant si pur, plein de langueurs divines,
Ta voix aux bruits plus doux que la brise des soirs.

Oh! va, je trouverai des mots pour chaque chose!
Je serai ton prophète, aux saints ravissements,
Et l'inspiration à ton haleine éclose
Remplira mes accords de grands enchantements.

VENEVITINOF.



XIXme SIÈCLE.

Le Poète et l'Ami.

L'AMI.

Comme une fleur d'avril tu t'ouvres à la vie,
Et, limpide à tes yeux, rayonne l'univers;
Pourquoi donc quand ton âge au bonheur te convie,
Plonges-tu ta jeune âme en des songes amers?
Ceux qu'attendent la mort, et la tombe et les vers
N'ont point ta bouche fraîche et ton âme bouillante,

Ton regard flamboyant, ton humeur accueillante ;
Ils n'ont pas ton pas vif, ni ton large chemin,
Ni ce ferme poignet qui me presse la main.

LE POÈTE.

Tu te trompes, ami; tes paroles sont vaines!
Mes secrets sentiments ne sauraient me mentir.
Je comprends leur langage; ils me font pressentir
Un destin que j'attends, le calme dans les veines.
Oui, mon âme m'a dit : « Prompte comme un éclair
» Ta vie effleurera ce monde d'inconstance;
» Tu devras tout sentir, tout souffrir dans son air,
» Mais tu ne pourras pas jouir de l'existence. »

L'AMI.

La nature n'a point d'aussi sévères lois.
Oh! prise mieux ses dons qu'à tes pieds tu relèves.
Elle montre au jeune homme et lui livre à la fois
Tant d'espoirs enchanteurs, tant de magiques rêves!
Pourquoi les accueillir avec cette fierté?
N'est-ce pas elle encor qui mit dans ta poitrine
Ces désirs saints et purs, cette chaleur divine
Et ce cœur enflammé fait d'amour, de beauté?

LE POÈTE.

Ce n'est pas devant tous que la chaste nature
Soulève son grand voile aux plis mystérieux.

C'est un livre où chacun peut promener ses yeux ;
Mais qui comprend à fond le sens de sa lecture ?
Ce n'est que celui-là qui dès ses jeunes ans,
Fait au culte de l'art, en fut l'amant, le prêtre,
Qui lui voua son sang, sa pensée et son être,
Qui fut artiste au prix des maux les plus cuisants,
Qui, planant sur la foule insensée et frivole,
A penché son oreille avide sur son cœur,
Et saisissant toujours chaque son qui s'envole
Y distingue un accent prophétique et vainqueur.
Lorsqu'on vient d'accomplir sa noble destinée,
On peut, en souriant, voir approcher la mort,
A chacun ici-bas sa part est décernée,
Mais cette part varie entre les mains du sort.
L'un doit s'épanouir en entier, puis retombe
Dans l'oubli, promptement par la mort effacé ;
L'autre doit mourir jeune, à mi-chemin blessé,
Mais il vivra toujours, transfuge de la tombe.

L'AMI.

Chimère, illusion, rêves que tout cela !
Non, cette vie, enfant, qui t'aime et te caresse,
Tu ne saurais deux fois la prendre pour maîtresse.
Attachons-nous-y bien, choyons-la, fêtons-la ;
Le présent est à nous ; lui seul. Aussi je n'aime
Que ce qui m'appartient ; ce qu'on peut chaque jour
Boire de voluptés dans la coupe d'amour.
Certes, lorsque nos yeux tournent sous un front blême
Tout est dit ; ce qui vient après n'est plus à nous.
Or, si devant notre ombre on se met à genoux,
Si l'on fait du tombeau surgir notre squelette,
Si sur nos os poudreux l'imagination

Repeint soigneusement au gré de sa palette
Un visage embelli par la carnation,
Et si l'on nomme enfin ce fantôme la gloire,
Que nous en revient-il?...

LE POÈTE.

Oh! ne blasphème pas!
Ne flétris point ce mot! je suis heureux de croire
Qu'un jour on me verra survivre à mon trépas.
Oui, cette idée est bien mon phare et ma boussole,
Cette espérance, ami, m'enivre et me console.
Oui, c'est bonheur, vois-tu, de penser à part soi,
« Il restera pourtant quelque chose après moi!
» Il se peut que mes chants de douleur ou de joie
» Me rappellent à ceux qui m'ont connu jadis;
» Qu'un vers puissant, un vers que le ciel nous envoie,
» Trouble votre sommeil, jeunes hommes hardis! »

Ét peut-être un vieillard, en dépit de son âge,
Réchauffé par mon âme errante en mon ouvrage,
Touché par ce travail grand, consciencieux ;
Dira-t-il doucement en s'essuyant les yeux :
« J'aime à lire son œuvre, elle est forte, elle est belle,
» Son idée a du poids, sa parole est de feu,
» La fantaisie au loin les porte sur son aile...
» Comme il connut la vie ! et comme il vécut peu ! »

Le sort réalisa l'oracle du poète,
Bientôt il dit au monde un éternel adieu ;
Et l'ami vint pleurer sur sa tombe muette.
Comme il connut la vie ! et comme il vécut peu !

GRIBOÏEDOF.

XIXme SIÈCLE.

L'Ame.

— XIX[me] SIÈCLE. —

Je ne sais pas
Où vont mes pas !
Suis-je vivante ou suis-je morte ?
Loin des beaux cieux
De mes aïeux,
Quel est le souffle qui m'emporte?

J'avais jadis
Un paradis
Où, du couchant jusqu'à l'aurore,
Je m'envolais
Où je voulais,
Regardant des soleils éclore.

Quel changement!
Dans ce moment
Je rampe esclave sur la terre,
Ce monde étroit
Où j'ai si froid,
Où je me traîne solitaire!

Ames, mes sœurs,
Célestes chœurs,

Je vous cherche en vain, mes compagnes,
Est-ce un sommeil?
Est-ce un réveil?
Ne verrai-je plus vos campagnes?

Oh! non, un jour
Pour le retour,
Libre je r'ouvrirai mes ailes,
Je revivrai,
Revolerai
Vers vos demeures éternelles.

BARON DELVIG.

XIXme SIÈCLE.

Un Songe.

Mon fiancé, je viens à toi,
Élu de mon cœur, sauve moi!
Cette nuit froide et sans lumière
Est la troisième et la dernière
Où j'arrive oubliant ma peur,
Telle qu'une blanche vapeur

Pour t'apparaître dans un songe.
Ce que je dis n'est pas mensonge.

Oh! sauve-moi, mon fiancé!
J'ai fui l'ennemi courroucé,
Les dents du loup ne m'ont broyée,
Ni la Volga ne m'a noyée,
Et le lutin connu des bois
Aux pieds velus, à l'œil sournois,
Qui n'aime pas la fille sage,
N'a point paru sur mon passage.

Mais la sorcière, aux cheveux gris,
A la peau jaune, aux doigts maigris,
L'épouvante de la contrée,
Dans la forêt m'a rencontrée.
La maudite, enviant toujours
Ma beauté fraîche et mes amours,

Hélas! sur moi prise à son piége,
Commit un méchant sortilége.

Oh! sauve moi, mon fiancé!
Écoute ce rêve sensé,
Car cette nuit est la dernière
Où tu peux ouïr ma prière;
Pour me rendre ma liberté,
Dès que le coq aura chanté,
Dès que poindra l'aube rosée,
Lève-toi, prends de la rosée.

Fais-là pleuvoir entre tes doigts
Sur ta figure; avec ta croix
Vas en priant vers le rivage
Et passe le fleuve à la nage.
Sur l'autre bord, près du sentier,
Croît et fleurit un églantier;

Tn te verras porté par l'onde
Vers cette plante rose et blonde.

Arrête-toi sur le sentier,
Car mon âme est dans l'églantier,
Mon amour dans ses fleurs si fines,
Et mon chagrin dans les épines;
Les perles qui tremblent aux fleurs
Sont toutes faites de mes pleurs,
Cueille les perles et la plante,
Et tu reverras ton amante.

— Oh! non! oh! non! hélas! hélas!
A ce rêve je ne crois pas.
Ce que j'ai vu n'est qu'un vain songe,
Ce qu'il m'a dit n'est que mensonge.
Ce n'est point l'eau qu'il faut passer,
Il faut pleurer et trépasser.

Nul ne me rendra ma colombe
Et notre nid sera la tombe.

La Volga n'a sur les deux bords
Que noirs buissons et qu'arbres morts,
Les eaux rapides sont bardées
De bleus glaçons de cinq coudées,
Les champs blanchis sont flagellés
Par la neige, aux flocons gelés,
Et de partout une âpre brise
Mugit dans la tourmente grise.

JASYKOF.

XIXme SIÈCLE.

Les Chants du Baïann.

— 1825. —

I

Point de bruit de chevaux, point de coups meurtriers
Dans la vallée où l'œil à l'horizon s'égare.
Sur les bords du Danube, aux flammes des foyers
Sont couchés les vainqueurs du grand peuple bolgare,
Et, réflétant les feux, les armes, les guerriers,
De changeantes lueurs le fleuve se bigarre.

Dans le sang le fer russe encor ne plonge pas.
Mais sur ces mâles fronts un luth chante et soupire;
Un jeune homme émerveille et suspend à ses pas
Les vaillants compagnons que son cantique inspire.
Il est leur frère alors qu'ils marchent au trépas,
Leur roi quand l'art divin les plie à son empire.

Le beau Baïann redit la gloire des aïeux,
Leurs sublimes exploits et leurs mœurs héroïques;
Et leurs poignets puissants qui jamais sous les cieux
Ne se virent flétris par des chaînes iniques,
Et les chocs foudroyants, et les ébats joyeux
Des chars et des coursiers, des glaives et des piques.

Les troupes et les chefs se plaisent à ce chant
Autant qu'aux sons aimés du bouclier sonore;

Leurs regards flamboyants vont du nord au couchant,
Leurs regards flamboyants vont du sud à l'aurore ;
Leur pensée erre au loin, et fière, va cherchant
La trace des héros que leur mémoire honore.

Elle les porte aux lieux où de sanglants festins
Forçaient du sombre Oleg le rire tumulaire ;
Où la hache d'Igor, triomphant des destins
Taillait pour les Slavons un renom séculaire ;
Où sous leurs coups tonnants les altiers Bysantins
Fuyaient, tremblant d'effroi, de honte et de colère.

II

Le rapsode se tait, mais on l'écoute encor ;
Ainsi quand le soleil, jetant sa robe d'or,
S'est plongé tout entier dans les ondes marines,
Le nocher suit des yeux les brumes purpurines
Qui colorent le ciel de leurs réseaux flottants ;
Ainsi l'amant se plait à se tourner longtemps
Vers l'arbre où son baiser quitta celle qu'il aime.
— La lune à l'horizon revêt son diadème,
Le Danube orageux calme ses larges flots
Murmurant doucement autour des verts ilots,
Et le bois plus obscur, comme un nuage sombre,
Sur le fleuve endormi projette sa grande ombre.

III

CHANT DU BAIANN.

La flèche vóle dans la nuit !
A Sviatoslaf le repos pèse ;
Il veut la guerre, son œil luit,
C'est un faucon que rien n'appaise.
La flèche vole dans la nuit,
A Sviatoslaf le repos pèse.

Jean Cimiscin, ton bouclier
N'est-il pas d'un airain fragile?

Notre prince pour le plier
N'a qu'à fermer son poing agile.
Jean Cimiscin, ton bouclier
N'est-il pas d'un airain fragile?

Empereur, tes armures d'or
Sont-elles fortement trempées?
Sviatoslaf n'a pas de trésor,
Mais son bras seul vaut mille épées.
Empereur, tes armures d'or
Sont-elles fortement trempées?

Donne à ceux qui nous combattront
Des coursiers vifs et forts d'haleine,
Ou bien nos glaives les tueront
Sur la montagne et dans la plaine.
Donne à ceux qui nous combattront
Des coursiers vifs et forts d'haleine.

Tes rangs sont pleins, les nôtres non;
Mais nous, ô Grec! sommes les Slaves!
Sais-tu bien ce que vaut ce nom?
Connais-tu bien ceux que tu braves?
Tes rangs sont pleins, les nôtres non;
Mais nous, ô Grec! sommes les Slaves!

Comme une flèche vole, ô nuit!
Champs ouvrez-vous à la victoire!
C'est Sviatoslaf qui nous conduit!
Réveillez-vous carnage et gloire!
Comme une flèche vole, ô nuit!
Champs ouvrez-vous à la victoire!

IV

Mais quel est le Baïann insensible à l'amour?
Quel poète jamais n'allia tour-à-tour,
Quand le Dieu d'harmonie à son cœur se révèle,
A l'hymne des combats la patrie et la belle!
Un double amour bouillonne au sein de l'inspiré,
La guerre et la beauté. Tel le fleuve azuré,
Le superbe Danube, argenté par la lune,
Brille mieux en fondant ses deux ondes dans une.

V

CHANT DU BAIANN.

Les guerriers montent à cheval,
Une vierge morne, éplorée,
Etreint son Baïann sans rival,
Tremble, et des larmes de cristal
Parsèment sa tresse dorée.

« Adieu vierge, amour de mes yeux,
Adieu belle âme éblouissante,
Garde-moi ton cœur précieux,
Prie, enfant, car toujours aux cieux
Monte la prière innocente. »

« Tu m'attachas ce bouclier ;
Jamais une main ennemie
N'osera me le délier,
Ni le fer briser ou souiller
L'acier touché par mon amie. »

« Nulle beauté n'altérera
L'éclat de mon amour fidèle,
Jamais, mon âme le jura,
Ton poète ne t'oubliera.....
Adieu, le clairon nous appelle. »

Ils se quittent. On voit blêmir
Sous la poussière de ces braves,
Le champ que leur poids fait gémir.....
Bords du Danube, assez dormir !
Grecs ! assez attendre les Slaves !

L'aube paraît, et les combats
Ont éclaté dans la vallée ;
Clameurs ! sang ! carnage et trépas !
O Grecs, vous ne reverrez pas
Votre Byzance désolée !

Les chars heurtent de front les chars ;
Les traits pleuvent comme une grêle ;
La massue écrasant les dards,
Les casques et les étendards
En éclats volent pêle-mêle.

Glaives, haches et javelots
S'entrechoquent dans la cohue,
Morts et blessés tombent par flots,
Les chevaux mordent les chevaux,
L'homme contre l'homme se rue.

O grecs, où sont vos bataillons?
La défaite a tendu les aîles.
A travers l'onde et les sillons,
Voyez ces bandes de lions
Fuir comme un troupeau de gazelles.

Pour eux plùs de guerre en ces lieux.
Que l'opprobre soit leur supplice!
Trempé dans leur sang orgueilleux
Notre glaive victorieux
Dans le fourreau promptement glisse.

Et le Baïann, comme un beau chœur,
A fait chanter la renommée.
Il rapporte à son bras vainqueur,
Intact comme son noble cœur,
Le bouclier de son aimée.

On s'en revient au sol natal.
Le Baïann étreint sa maîtresse.
Elle, son beau front virginal
Rayonne, et des pleurs de cristal
Reluisent sur sa blonde tresse.

JAKOUBOVITSCH.

XIXme SIÈCLE.

Le Chêne de Péterhof *.

— O vieillard des forêts, à la haute encolure!
Confident des vieux bois où le Scalde chanta,
Toi qui roules dans l'air ta verte chevelure
Comme un mât de vaisseau déployant sa voilure,
Dis-moi, grand chêne, dis, quel siècle t'enfanta?

* Péterhof est un château de plaisance, construit sous Pierre-le-Grand, aux bords du golfe de Finlande, dans un endroit, qui, à cette époque, était couvert de bois et de marais.

Te souviens-tu des temps lointains où sous ton ombre
Fumaient sur les autels la victime et l'encens,
Où résonnait la voix de quelque augure sombre,
Où les foudres du ciel t'accablaient de leur nombre,
Où tu couronnais rois des poètes puissants?

— Né dans les bois profonds, sur l'eau des marécages,
Je n'ai pas vu d'augure et n'ai pas eu d'autel;
Je n'ai jamais compté les assauts des orages,
Et, longtemps ignoré dans ces obscurs parages,
Je n'ai point couronné de poète immortel.

Mais sur ma cîme vierge un bel aigle naguère
Envoyait son bruit d'aîle à l'écho murmurant;
Puis, sur l'herbe où jadis dormait une eau vulgaire,
Après ses durs travaux de paix comme de guerre,
A mes pieds reposait, pensif, Pierre-le-Grand.

B. TOUMANSKI,

XIXme SIÈCLE.

Ecrit en longeant le Strandweg.

— 1838. —

I

Le sable, puis la mer, partout et constamment.
Chose pénible à voir ! étrange accouplement !
La mort alliée à la vie !
L'éternelle rumeur, le silence éternel !
Oh ! combien ce tableau doublement solennel
A de graves pensers convie !

Comme un cadavre au loin le sable est étendu ;
Rien ne l'émeut. En vain, palpitant, éperdu,
Le flot le caresse ou le ronge ;
En vain l'onde l'agace, étalant devant lui
La robe d'émeraude où le soleil a lui,
Toujours son sommeil se prolonge.

Ni les chants de la mer, ni la vague en fureur,
Ni les baisers des flots, ni la sublime horreur
Des tempêtes sans frein ni borne,
Où toute l'eau des mers se déchaîne à la fois,
N'ont pu faire parler ce colosse sans voix,
Cette masse immobile et morne.

C'est qu'elle est le tombeau d'un mystère profond ;
C'est qu'un secret de Dieu fut scellé dans le fond

De ce sable où l'eau se balance!
Contre l'ordre divin se brise tout effort!
Ce qui tient de la mort toujours restera mort,
Muet, ce qui tient du silence!

Ainsi les flots pressés des générations
S'obstinent à sonder, au vent des passions,
Les tombes où meurt leur souffrance.
Mais le mot du néant, oh! nul ne l'a surpris!
Tant mieux! qui le tiendrait voudrait, certe à tout prix,
Ravoir son heureuse ignorance!
Oui, laissons l'avenir taire son mot amer,
Et laissons le présent chanter comme la mer!

II

Encor la mer, encor le sable!
Pour qui s'y baigne, un jour d'été,
Cette plage est inépuisable
En délices comme en beauté.
La vague le berce ou l'enlève,
Il a pour promener son rêve,
Sous lui la tiède et molle grève,
Et devant lui l'immensité!

Oh! par une de ces soirées
Où de longues paillettes d'or
Couvrent les ondes empourprées
Dont le flux doucement s'endort;

Quand le vent se joue et badine,
Du fond des eaux, à la sourdine,
Ici l'on voit sortir l'ondine,
L'ondine de la mer du Nord.

Quittant ses domaines de l'onde,
Ses palais d'ambre et de corail,
Elle montre une tête blonde
Puis un col qui semble d'émail,
Puis son sein qui bat la marée,
Plus blanc que l'écume nacrée;
Et sa longue tresse dorée
S'ouvre comme un large éventail.

Elle nage d'un bras avide,
Avide et gaie elle boit l'air,
Ses deux mains lancent dans le vide
Les étincelles du flot clair.

Qui, pauvre, cherche ailleurs ce que son cœur n'a pas,
Qui ne sait se suffire et qui n'est point à même
De boire au puits de joie enfoui dans lui-même ;
Que celui-là jamais n'égare ici ses pas !

Mais toi, l'amant aimé des molles quiétudes
Toi, l'heureux confident des tristes solitudes
Dont l'aspect en ton sein fait éclore des voix,
Viens dans ce monde vide et sur ce nu rivage,
Prends à l'isolement sa volupté sauvage,
Prends ta part, pélerin, de tout ce que j'y vois.

Et si la vaste mer, par sa vaste harmonie,
Te transporte soudain dans la sphère infinie
Des visions qu'aima jadis ton cœur lésé ;
Apprends que comme toi j'ai rempli ma pensée

De mes vieux souvenirs, jeunesse dépensée,
Espoirs étiolés, premier amour brisé!

Vestiges aussi noirs que là ce filet sombre;
Rompu comme la nef ouverte aux flots sans nombre.

TIOUTSCHEF.

XIXme SIÈCLE.

Songes et Visions.

— FRAGMENS. —

I

Ainsi que l'Océan étreint l'orbe du monde,
Les songes à grands flots cernent l'homme ici-bas.
Vient la nuit, et soudain nous frappant de leur onde
Ils nous provoquent aux combats.

C'est leur voix! c'est leur voix! elle commande et prie;
Le port berce déjà le navire enchanté,
Nous y montons, il part; la marée en furie
L'emporte dans l'immensité.

Dans l'abîme des cieux scintillent les étoiles,
Sur l'abîme des mers nagent leurs feux semés,
Mystère! et nous voguons sans boussole et sans voiles
Entre deux gouffres enflammés.

II

La tempête et la mer balançaient mon esquif
Qui voguait balloté de récif en récif;

Je dormais, me livrant au jeu des folles ondes ;
Et, pendant mon sommeil, sur les flots tourmentés
Je servais de jouet à deux immensités,
Et mon sommeil portait en lui-même deux mondes.

Les rocs retentissaient ainsi que des tympans
Et les vents s'acclamaient de la voix des serpents,
Et les ondes chantaient à l'entour de ma tête ;
Dans le chaos des sons je volais assourdi,
Pourtant, sur ce chaos planant libre et hardi,
Mon rêve promenait son ardeur inquiète.

Prestigieux, muet, rayonnant et fiévreux
Il flottait, respirait sur les sons ténébreux,
Fendant légèrement les ténèbres sonores.
Et je vis tout-à-coup d'étranges régions
Où les esprits du ciel erraient par légions
Brillant et s'éclipsant comme des météores.

Puis je vis un sol bleu sous de vastes cieux verts,
De beaux lacs empourprés, des monts aux flancs ouverts
Par où les diamants ruisselaient en cascades,
Des jardins suspendus surmontés de jardins
Formant des paradis de gradins en gradins
Avec des palais d'or, des flèches, des arcades.

Et je vis fourmiller sur de larges chemins
Silencieusement beaucoup d'êtres humains,
Ayant d'étranges traits, des formes inconnues.
Je vis des animaux affreux, ensorcelés,
Des aigles à dix fronts, des éléphants aîlés
Dont le vol colossal se perdait dans les nues.

Sur la création je marchais comme Dieu ;
A mes pieds gravitaient les grands globes de feu ;

Ce monde me semblait une étincelle ardente...
Et pourtant, au travers de mes illusions,
Comme un cri de sorcier troublant mes visions,
J'entendais écumer la tempête grondante

DELARUE.

XIXme SIÈCLE.

A une Circassienne.

Bel œil circassien où l'amour nous fait signe !
Cheveux noirs et luisants, joue aux reflets rosés,
Col nacré, dents d'ivoire et poitrine de cygne,
Bouche aux coins souriants et de miel arrosés,

Hélas ! il faut quitter vos beautés adorées,

Quand j'y vois l'idéal que mon âme poursuit !
Quand tout le long du jour je les eusse admirées,
Les brûlant de baisers tout le long de la nuit.

BARON ROSENN.

XIXme SIÈCLE.

La

Chanson du Compagnon Ciseleur.

— 183*. —

Compagnons, j'ai vu bien des lieux,
J'ai vu Moscou, puis j'ai vu Vienne ;
Mais que je m'en aille ou revienne,
C'est toujours ma Livonienne
Qui brûle mon cœur et mes yeux.

Svelte ainsi que les blés en gerbes,
Comme eux elle a des cheveux d'or ;
Et comme les bleuets encor,
Ses yeux, à payer d'un trésor,
Sont deux saphirs les plus superbes.

En corset noir de fin velours
Où pend, ainsi qu'une aîle blanche,
La gaze de sa longue manche,
Voyez-la prier un dimanche
Sur son vieux banc aux trèfles lourds !

Voyez comme son col se plie
Luisant à l'ombre de l'arceau
Où les piliers font un faisceau.
La cathédrale est le berceau
De sa sainte mélancolie.

Vers son missel pieusement
La douce enfant qui se chagrine
Penche sa bouche purpurine,
Ses blanches mains sur la poitrine
Se croisent sous son front charmant.

Vous la prendriez pour un ange
Quand son regard remonte aux cieux,
Tant il reflète grâcieux
Son cantique silencieux
Et sa pureté sans mélange.

C'est à l'adorer à genoux!
Son teint de lys, qu'un rien enflamme,
Est transparent comme son âme;
Est-ce un esprit? est-ce une femme?
Qui le sait! oh! prosternons-nous!

Près de sa fenêtre en ogive
Quand sous ses doigts vont les fuseaux,
Ainsi que la brise des eaux
Qui soupire entre les roseaux
Écoutez sa chanson naïve!

Pourtant elle est triste toujours,
Elle qui peut être princesse!
Ses yeux sont humides sans cesse...
Savez-vous d'où vient sa tristesse?
C'est qu'elle pleure nos amours.

Des chevaliers de Teutonie
Porte-glaives et porte-croix
De hauts Barons, presque des rois,
Ont fait des joûtes mainte fois
Pour cette enfant de Livonie.

Or elle n'en a pris souci.
Ceux qui passent sous sa fenêtre
Elle feint ne pas les connaître ;
Mais lorsque je viens à paraître
Sa douce voix dit « me voici ! »

Hélas ! à moi rien ne prospère !
Je suis un pauvre ciseleur ;
J'ai sculpté dans l'or le meilleur
Vierges, oiseaux, acanthe en fleur
Sur les hanaps où boit son père.

Il m'a chassé criant « jamais » !
Et malgré lui nous nous aimâmes ;
Puis ayant fiancé nos âmes,
Je partis… je vis bien des dames
Mais elle seule je l'aimais !

Je vis les femmes de Russie
Belles, aux bandeaux de brocards,
Étoiles des *téremms* des Tsars ;
Leurs yeux de feu semblent deux dards,
Leurs seins, une neige épaissie.

Je vis en chaperons dorés
Les blondes filles d'Allemagne
Soit sur des tours de Charlemagne,
Soit, candides, par la campagne
Errant aux bras des adorés.

. . . .

Mais de ces belles de tous lieux
Depuis Moscou jusques à Vienne
Que je les voie ou m'en souvienne
Seule, elle, ma Livonienne
Brûle mon cœur, emplit mes yeux.

C'est la perle de la Baltique,
L'ondine de nos flots du nord,
Le lys qu'une fée à ce bord
Nous jeta comme un charme, un sort,
L'ange de Riga la gothique!

Maintenant, pauvre ciseleur,
C'est elle encore et toujours elle
Qu'en or, en argent je cisèle
Comme ange, ondine, demoiselle,
Ou sortant d'un beau lys en fleur.

JERSCHOF.

XIXme SIÈCLE.

L'Aiglon.

Dans la plaine aux vents ouverte,
Est un chêne aimé des ans,
Qui porte à sa cîme verte
Un aiglon, aux yeux luisants.

Ployant son aile rapide
Dont il frappe l'air des cieux,

L'aiglon vers la terre humide
Baisse tristement les yeux.

Au pied du grand chêne coule
La rivière au flot tremblant,
Qui doucement berce et roule
Un beau cygne au duvet blanc.

Redressant son vol, sa queue,
Fier de toutes ses beautés,
Le cygne dans l'onde bleue
Fait des cercles brillantés.

« — Pourquoi, mon aiglon rapide,
» Ne fends-tu pas l'air des cieux?
» Pourquoi vers la terre humide
» Ami, baisses-tu les yeux?

» Ne la vois-tu pas qui coule
» La rivière au flot tremblant,
» Qui doucement berce et roule
» Ton amour, un cygne blanc?

» Sens-tu vieillir ta grande aîle?
» S'émousser ton bec pesant.
» Faiblir ta serre fidèle?
» S'assombrir ton œil luisant?

» Un malheur ici t'enchaîne
» Mon rapide, apparemment? »
L'aiglon posé sur le chêne
Alors répond tristement :

« — Oh! non! je la vois qui coule
» La rivière au flot tremblant:

» Et doucement berce et roule
» Un beau cygne au duvet blanc.

» Je ne pleure ni mon aîle,
» Ni mon bec dur et pesant,
» Ni ma serre si fidèle,
» Ni mon œil vif et luisant.

» C'est mon pays que je pleure,
» Le chagrin vient me ronger
» Sous un ciel où je demeure
» En ermite, en étranger.

» C'est sous ma voûte natale
» Qu'il fait beau fendre les airs,
» Vaincre en leur course fatale
» Les ouragans des déserts.

» Voir les flocons qui tournoient
» Sur des glaciers argentés,
» Et les neiges qui déploient
» Leurs tissus diamantés.

» Là les forêts centenaires
» Grondent comme des torrents,
» Là, se brisent les tonnerres
» Aux granits récalcitrants.

» Là plombent de lourdes nues
» Portant minuit en plein jour,
» Des aurores continues
» La nuit brillent à leur tour.

» Dites-moi quand reverrai-je
» Mon pays éblouissant !
» Quand s'ouvriront sur sa neige
» Mes aîles au vol puissant !

» Oui, je veux revoir encore
» Sur les sapins haut-venus,
» Au bois qui me vit éclore
» Les aiglons à moi connus ;

» Un moment dans mes parages
» Reposer insoucieux,
» Puis monter sur les nuages,
» Et me perdre dans les cieux. »

LERMANNTOF.



XIXme SIÈCLE.

Le Poète d'aujourd'hui.

Mon poignard resplendit en sa monture d'or,
Sa lame est forte et bien trempée
Les veines de damas le sillonnent encore.
Et leur empreinte est bien frappée
Il me vient d'Orient. Ce fut un montagnard
Qui porta l'arme tutélaire,

Esclave dévoué le fidèle poignard
Longtemps le servit sans salaire.
En ce temps il perça plus d'un sein palpitant
Et plus d'une cotte de maille
En ce temps il paya tout propos insultant
Par plus d'une mortelle entaille.
Certes en ce temps-là cet habit d'aujourd'hui,
Cet or, ces parures flatteuses,
Ces reliefs ciselés eussent été pour lui,
Choses étranges et honteuses.
Mais au bord du Terek un Kasak l'enleva
Sur le froid cadavre du maître;
Après un long duel où le Tscherkess trouva
Le bras russe bien dur peut-être.
Puis un arménien, un vil marchand forain
Cota d'un regard apathique
Le taux commercial de ce fer souverain
Et le jeta dans sa boutique.
Et maintenant privé de son fourreau natal,
Qui fut mutilé dans la guerre,

Le pauvre compagnon d'un héros, le métal
Devant qui tout tremblait naguère,
N'est qu'un hochet doré qui brille inoffensif
Au mur d'un boudoir de maîtresse;
Nulle main prévenante et nul œil attentif
Ne le polit ou le caresse ;
Et personne jamais ne vint avant le jour
Lire ses légendes arabes
Et, priant à genoux, baiser avec amour
Les mystérieuses syllabes.

Ainsi, poète, ainsi dans ce siècle énervé
Tu manques à ta destinée,
Echangeant contre l'or le bandeau réservé
A la tête découronnée.
Jadis tout se courbait sous ta sublime voix;
Ta parole retentissante
Exaltait les guerriers, émerveillait les rois
Brûlait la foule frémissante.

Il la fallait ainsi que la coupe au festin,
Que l'encens pur à la prière;
Comme l'esprit de Dieu sur ce monde incertain
Elle versait force et lumière.
Dans les jours de triomphe ou les jours de revers,
Sur les nations ébranlées,
Comme un bruit de tocsin les échos de tes vers
Bondissaient à larges volées.
Mais nous voilà bien vieux; et chacun s'assoupit
A ton noble et naïf langage;
Le faux seul est fêté; ce siècle décrépit
Farde les plis de son visage.
A quand donc la vengeance, ô prophète incompris?
Assez de flétrissure infâme!
Saisis le fer sacré qu'a rouillé le mépris,
Du fourreau d'or tire ta lame!

MIATLEF.



XIXme SIÈCLE.

Les Nuages.

I

J'aime voir au ciel bleu les errantes nuées
Précipiter leur vol sans cesse remuées
Par quelque main qu'on ne voit pas,
Sans cesse variant leurs formes et leurs groupes,
Tantôt éperdûment courir troupes par troupes,
Tantôt se suivre pas à pas!

Oui, j'aime interroger au ciel chaque nuage,
Et mon âme comprend leur merveilleux langage.

Tous mes beaux souvenirs des beaux ans, des beaux
[jours,
Plaisirs, chagrins, espoirs, enchantements, amours,
Larmes si chères, dépensées,
Fraîches illusions, aux sourires trompeurs,
Semblent se refléter dans ces mille vapeurs
Où je retrouve mes pensées.

II

Tantôt sur le ciel noir
Passent de lourdes nues
Dont les crètes chenues,

Les formes inconnues
Sont lugubres à voir.
C'est comme des pics sombres
Des antres, des décombres;
Leurs formidables ombres
Changent le jour en soir.

Ainsi quand l'ouragan des souvenirs funèbres
Nous flagelle, le cœur se remplit de ténèbres.

On songe aux trahisons
De quelque femme aimée
Dont la bouche embaumée
Dans notre âme enflammée
Versa tous les poisons.
A l'amitié trahie,
De mille autres suivie,
Qui de la jeune vie
Brunit les horizons.

Puis l'on songe à tous ceux que la mort viendra prendre,
Ou qu'elle nous a pris pour ne plus nous les rendre.

On songe hélas! hélas!
Aux siens, à son vieux père
Qui ferma la paupière
Et sous la froide pierre
Roidit ses membres las;
A l'adieu que sa bouche;
Murmurait sur la couche;
Et tout vent qui nous touche
Résonne comme un glas.

III

Quelquefois, à minuit, sur la voûte limpide,
Ainsi qu'une fumée éthérée et rapide,

Des nuages légers, par la brise chassés,
Planent d'un vol égal flottant comme en cadence ;
On dirait à les voir une ronde, une danse
D'esprits aériens l'un à l'autre enlacés.

Ces voiles transparents, cette gaze flottante
Sous le dôme des cieux étalent une tente
Où des étoiles d'or scintillent au travers.
Tels brillent les regards de nos vierges pudiques,
Lorsqu'un premier amour plein de feux sympathiques
Emplit timidement leurs beaux yeux grands ouverts.

IV

Comme ces lueurs voilées,
Ces vapeurs entremêlées,

Il m'arrive par volées
Des souvenirs vaporeux.
Doux rêvés pleins de prestige
Dont l'haleine qui voltige
Me refleurit sur ma tige
Moi déjà si vieux pour eux !

Temps bénis, où la jeunesse
Cette bonne enchanteresse
Vous donne amis et maîtresse
Croyance et crédulité.
Où notre vie écumante
Vase plein où tout fermente
Passe d'un baiser d'amante
A la grave piété.
Temps où l'on va haut la tête,
Où l'on veut le plus haut faîte,
Où sous un habit de fête
Vous apparaît l'univers.

Où, dans les joyeux quadrilles,
On rêve à de jeunes filles;
Puis, errant sous les charmilles
On rêve à ses jeunes vers!

V

Mais quand l'aurore étend sa pourpre nuancée,
Lorsque le ciel rougit comme une fiancée
A l'approche de son amant;
Lorsqu'on voit les reliefs d'or et de pierreries
Que sculptent les vapeurs, sublimes broderies
Ruisselantes au firmament;
Puis lorsque le soleil sur la terre éblouie
Imprime des sillons,
Que sa lumière monte en gerbe épanouie
Dardant de chauds rayons;

Alors c'est la beauté de l'immense nature,
C'est la grandeur de Dieu devant la créature
Qui se dessinent à mes yeux
Des rêves plus puissants et des pensers de flamme
Sur leurs aîles de feu me viennent ravir l'âme
Et vont s'abîmer dans les cieux !

VI

Je songe au bonheur dont s'inonde
L'époux et le père attendri,
Lorsque ouvrant ses lèvres au monde
Un premier fils jette son cri.
A l'homme mur qui sait sa force,
Dont le sein a pris une écorce

Qui lui permet de braver tout,
A l'homme inflexible, tenace
Qui, lorsque l'orage menace,
Toujours comme un chêne est debout.

Voici l'âge où pour la patrie
S'émeuvent la tête et le sang,
Où l'existence est mieux pétrie
Où l'on réfléchit ce qu'on sent.
Alors les succès, les victoires,
Tous les combats, toutes les gloires,
Cris de guerre, hymnes inspirés!...
Alors un bras puissant relève
Soit une plume, soit un glaive
Que le génie a consacrés.

Et cet homme sur ses épaules,
Sans plier, porte sa grandeur.

Son nom retentit aux deux pôles
Il va de splendeur en splendeur.
Quand il baisse son front superbe
Il voit comme des touffes d'herbe
Tout un peuple qui se blottit.
Pourtant quand son regard remonte
Il dit sans colère et sans honte
Seigneur, seigneur! je suis petit!

VII

C'est surtout le ciel pur, c'est le ciel sans nuage
Qui s'orne dans la nuit de lignes, de mirage
De symboles tracés sur l'azur infini.
J'y crois apercevoir encor l'étoile sainte
Qui guida les pasteurs vers Bethléem, l'enceinte
Où Dieu s'était fait homme après l'avoir puni.

Laissez-moi fuir notre atmosphère
Où souffle le péché haï ;
Voilà l'éblouissante sphère
Où chacun trouve un Sinaï.
Déjà la lumière étincelle,
Vient irradir ma prunelle
Voyez tous ces buissons de feu !
C'est là le tissu de la robe,
L'habit de flamme où se dérobe
L'éternelle splendeur de Dieu.

Soudain l'amour sacré m'illumine et m'embrâse,
La foi vient m'enivrer à la coupe d'extase,
Sous mes pieds disparaît la terre des humains ;
Les étoiles du ciel sont les fanaux de route
Qu'allume le seigneur pour éclairer sans doute
Le voyageur cherchant les célestes chemins.

Plus haut que ce globe d'argile
Plus haut que les globes des cieux
Plus loin que notre corps fragile
Ne peut atteindre avec ses yeux
Plus loin que ne va la science
L'esprit humain, la conscience
Je veux aller, je veux voler.
C'est à la flamme universelle,
Foyer duquel tout bien ruisselle,
Que tous nos maux vont se brûler.

Les siècles et leur bruit, les hommes et leurs actes
Tombent, comme un torrent roulant des catarractes,
Dans l'Océan sans fin qu'on nomme Éternité.
Océan plus profond que la voûte azurée,
Plus clair que le soleil dont la flamme dorée
Verse la vie à flots sur notre humanité.

Voilà le pays d'où nous sommes,
D'où nous bannit le créateur,
Mais le Dieu qui sauve les hommes
Nous tend son bras réparateur.
Ce Christ dont le sang toujours coule
Combat la mort, l'étreint, la foule.
La mort se noie au sang divin !!!!
Marche, ô mon âme somnolente,
Presse, presse ta course lente
Tu ne marcheras pas en vain.

VIII

Ainsi tout l'univers rayonne et se reflète
Sous ses divers aspects dans l'âme du poète,

Lorsqu'il promène aux cieux sa contemplation.
Je lis sur les feuillets qu'écrivent les nuages
Les passions de l'homme avec tous leurs orages
Je lis dans le ciel pur la révélation.

PODOLINNSKI.

XIXme SIÈCLE.

Mélodie.

Quand je ne serai plus, amis, enterrez-moi
Seul, à l'écart, bien loin du cimetière,
Sous les larges rameaux d'un vieux chêne, arbre roi,
Et couvrez-moi d'une colline entière.

La douleur des vivants trouble la paix des morts,
Épargnez-moi pleurs et regrets austères;

Je veux ouïr plutôt des amants sans remords
Dont les baisers trahissent les mystères.

Je deviendrai poussière ; eh! mais, qui peut savoir
Si les cœurs morts diffèrent tant du nôtre?
Si les amours d'autrui ne sauront m'émouvoir?
Si je ne puis pleurer les pleurs d'un autre?

Le laboureur craindra, respectant le vieux tronc,
De remuer sa base végétale;
Jamais les bras du soc ne me déterreront
Pour m'enlever à ma couche natale.

Mais quand mon centenaire aura fini son temps,
Quand nos débris vivront mêlés sous l'herbe
De la forte racine au souffle du printemps,
Je surgirai tige forte et superbe.

J'ombragerai d'un dais les cendres du vieillard,
D'un manteau vert, habit royal, sans tache;
Mon front, dur à la foudre, en brisera le dard
Et ma poitrine émoussera la hache.

Et l'homme que la gloire aura salué grand
Me remarquant, un jour, sur son passage,
M'ira prendre un rameau, puis au peuple adorant
Apparaîtra ceint de mon grand feuillage.

Ainsi s'accomplira ce rêve hélas! si beau,
Folle espérance en tout poète innée;
Ainsi je pourrai voir au-delà du tombeau
La foule enfin à mes pieds prosternée.

JOKOLOFSKI.



XIXme SIÈCLE.

L'Ancien Testament.

Il eut pour germe un souffle inconnu sur la terre ;
Phare des temps, son œil au loin se projeta ;
Marchant pour accomplir son divin ministère
Il franchit en deux pas Sinaï, Golgotha.

Ce merveilleux géant lançait au ciel Moïse,
Ou berçait Isaïe au chant de ses leçons,
Il semait le vieux grain dans la terre promise
Et regardait pousser les nouvelles moissons.

Le nouveau grain mûrit, semblable au grain antique;
Alors léguant ce germe à toute nation,
Il cria hautement de sa voix prophétique :
Régénération! Régénération!

GREBOENCA.

XIXme SIÈCLE.

Mélodie d'Ukraine.

N'étais-je pas le framboisier des bois
De rouges fruits superbement ornée?
Mais on m'a pris tige et fruits à la fois
Pour me lier dans un bouquet sans choix...
Telle est ma destinée!

N'étais-je pas l'herbe verte du champ
De brins fleuris mollement couronnée ?
Mais au matin, de la faulx me tranchant,
On m'a flétrie au soleil desséchant...
Telle est ma destinée!

N'étais-je pas nommée une beauté,
Quand je marchais par ma mère menée ?
Mais on lia ma jeune volonté
Et l'on m'unit à l'homme détesté...
Telle est ma destinée!

AÏ-BOULATT.

XIXme SIÈCLE.

Deux Questions.

I

Dites, dites-moi la contrée
Où rayonne le paradis,
Où le printemps, flamme éthérée,
Flotte toujours dans l'empyrée,
Fleurit toujours les bois verdis.

Où les péris, ces anges blondes,
Attendent nos cœurs reposés,
Où l'âme au sein du bruit des mondes,
Dans ses quiétudes profondes
A toujours des rêves rosés.

Où les larmes ont des sourires,
Où les tristesses ont des fleurs;
Où, roi des éternels empires,
L'amour fête les purs délires
Dans ses palais aux sept couleurs.

Où, toujours clair et prismatique,
Le bonheur luit comme un soleil;
Où cognant à notre portique,
La vie au sens énigmatique
Ne trouble pas notre sommeil.

Dites, enfants de la poussière,
N'est-ce pas, ce n'est point ici.
Dans ce monde à la peau grossière,
Dans cette fosse carnassière,
Que vit l'éden de mon souci?

Votre monde n'est qu'ignorance,
Que misères, que cécités,
Il donne, altéré de souffrance,
Des échafauds à l'espérance,
Des bourreaux aux félicités.

Votre monde est une caverne
Où l'homme, pauvre journalier,
Travaille et froidement hiverne,
Où les vices ont leur taverne,
Où tous les maux ont leur hallier.

Hélas ! la vie humaine plonge
Dans l'ombre toutes les vertus,
Et fait que le plus noble songe,
Prenant des ailes au mensonge,
S'envole à nos yeux abattus.

Hélas ! à la foule stupide
Il faut l'or et les charlatans ;
Et la gloire la plus limpide
Fuit, ainsi qu'une onde rapide,
Dans les ravins que fait le temps.

Mais les douleurs, le temps les laisse ;
De douleurs vos champs sont plantés ;
Le cœur que leur épine blesse
Ne voit, chancelant de faiblesse,
Que myosotis ensanglantés.

Ah! loin d'ici laissez-moi, frères;
Hommes, laissez-moi m'en aller!
Assez de larmes funéraires;
Semblable aux urnes cinéraires,
Assez, assez, me désoler!

Assez du carcan qui me plie,
Du sol par le péché hanté!
Que devant ma face polie
Tombe bientôt ce fer qui lie
La mort à l'immortalité!

Que je touche au bord pacifique
Où, dans les limbes du salut,
Résonne l'hymne magnifique
Dont toujours l'aile séraphique
Fait vibrer les cordes du luth!

II

Dis-moi, vieux pélerin, dis-moi, monde d'argile,
Quand donc s'arrêtera ta longue course agile?
Mourras-tu convulsif en martyr tourmenté?
Ou bien, tout doucement étreignant ta prunelle,
Iras-tu partager la couche maternelle,
D'où te bannit l'éternité?

Broyé, pulvérisé, te verra-t-on descendre
Au cahos général des univers en cendre,
Mêlant ta voix mourante au grand râle des cieux?
Ou, quand viendra ton tour et ton heure suprême,
Tomberas-tu tout seul comme l'étoile blème
Qu'au ciel le vent arrache et balaye à nos yeux?

Terre humaine, dis-moi si tes frères, les mondes,
Ébranleront les airs de leurs clameurs profondes,
Flottant avec pitié sur ta destruction,
Ou si tu finiras dans l'oubli, le mystère,
Ainsi que sans ami se meurt un solitaire,
O! grande désolation!

Eh quoi! se peut-il donc que le Dieu de clémence,
Écrase dans sa main toute ta sphère immense
Et la jette à jamais aux gouffres du néant,
Toi qui fus cependant, ô pécheresse antique!
Le temple où se chantait un incessant cantique
Au Dieu qui t'évoqua de l'abîme béant!

Qui fus le tabernacle où son agneau sans tache
Brisa le joug d'airain que le mal nous rattache
Et dans les saintes eaux lava l'humanité;
Où, revêtant un jour l'humaine défaillance,

Il scella de son sang ta nouvelle alliance,
  Terre, avec la divinité;

Où longtemps, d'âge en âge et depuis sa venue,
Sur ton sol, chaque jour, descendant de la nue,
Il a prié pour toi qui l'avais fait mourir!
Oh! non! — toi qui fus l'arche où plana la colombe,
Et toi que Dieu le fils avait prise pour tombe,
Oh! combien Dieu le père au ciel doit te chérir!

KOLTZOF.

XIXme SIÈCLE.

Le Grand Mystère.

Les nuages par le monde
   Versent l'onde
Que la terre envoie au ciel.
L'eau ranime et désaltère
Les entrailles de la terre.
Dont le sein déchiré donne des fruits de miel.

Oh! que d'abîmes immenses
De semences
S'entrouvent à chaque pas,
Soit aux sphères reculées,
Lumineuses, étoilées,
Soit au sol ténébreux que l'on foule ici-bas!

Féconde, mystérieuse,
Merveilleuse
En tout ce que nous voyons,
La nature a des prestiges
Des spectacles de prodiges
Pleins d'étranges reflets, pleins d'ombre et de rayons,

Méditant le grand mystère
De la terre
Dans l'œuvre de chaque jour,

Et vieillissant sur leur route
Dans les rêves, dans le doute,
Les siècles vont et vont, et passent sans retour.

L'éternité les accueille
Et recueille
Leur troupeau que Dieu conduit.
Elle demande à chaque âge :
Comment a fini l'ouvrage ?
Chacun répond : demande à l'âge qui me suit.

Ah! que du moins la prière
Soit lumière !
Que la méditation
Ouvre à l'esprit qui contemple
Le sanctuaire du temple !
Seigneur, dis-nous le sens de ta création.

Ce sont encor des répliques
Symboliques
Impalpables à l'esprit.
Le Seigneur au lieu d'oracles,
Parle en de nouveaux miracles
Dans l'orage qui gronde ou le ciel qui sourit.

Qu'aura donc pour fin future
La nature
Où tout meurt sans varier?
Oh ! ma lampe, oh ! luis, plus blanche,
Sous le crucifix qui penche !
Il m'est dur de penser, il m'est doux de prier.

La Petite Maison de la Forêt.

Là-bas, plus loin que la rivière
Qui brille bleue à l'horizon,
Dans la forêt, noire civière,
Est une petite maison.

Elle a deux fenêtres bien claires,

De toute atteinte déloyale
Sa troisième et dernière enfant.

Pour qu'un marchand galant et riche
Ne l'emmène jusqu'à Moscou,
Pour qu'un boyar dont l'amour triche
Ne lui jette sa chaîne au cou.

O vous, esprits de ce rivage,
Errants dans les taillis féconds!
Esprits de la forêt sauvage!
Donnez-moi l'aîle des faucons!

Que vers cette enfant que j'adore
Je vole quand viennent les soirs!
Que je revoie et baise encore
Ses bras si blancs, ses yeux si noirs!

Que humant sa lèvre soyeuse,
Mes deux mains à son cou charmant,
Une étreinte voluptueuse
Nous enlace heureux et dormant!

Que moi, si fou, je sois l'abeille,
Qu'elle, si douce, soit la fleur,
Et que jamais je ne m'éveille!...
Revoir le jour, ah! quel malheur!

SOUKHANOF.

XIX[me] SIÈCLE.

Le Diamant.

Sous son écorce dure oublié dans la rue
Un diamant de prix roulait sur le pavé ;
Or la foule passait de plus en plus accrue ,
    Sans que nul ne l'eut relevé !

Enfin il vint heurter le pied d'un lapidaire.

Il fut extraît, taillé, poli... l'heureux hasard!
On le vit revêtir son lustre originaire
Et briller au bandeau du Tsar.

SLEPOUSCHKINN.

XIXme SIÈCLE.

Jean Soussaninn.

Les jours d'automne avaient semé la pluie et l'ombre
Sur les monts où couraient des nuages sans nombre ;
Puis, venant à souffler, l'impitoyable hiver
Incrusta ses glaçons sur tout fleuve au bord vert,
Et balayant la neige à travers les campagnes,
Il l'entassa partout ainsi que des montagnes ;

Si bien que les passants perdus, exténués
Ne trouvaient que chemins, bois et champs obstrués.

Les hautains Polonais ont de fortes allarmes,
Car les Russes vengeurs les passent par les armes.
Ni leurs mailles de fer, ni leurs grands boucliers
Ne peuvent résister aux coups de nos guerriers;
La pertuisanne russe, aux frontières lointaines,
En son vol foudroyant les fauche par centaines;
Ils tombent dans la neige, et les chevaux piaffants
Les foulent sous les pas des Russes triomphants.
Pojarski, le héros, rayonne dans sa gloire,
La Russie est sauvée! oh! victoire! victoire!

Dans Moscou tout est fête, épanouissement;
Le feu de joie éclate où fut l'embrasement;
Chaque toit, chaque tour de peuple se couronne;
La race Romanof est appelée au trône!
On vient d'élire Tsar le jeune Mikhaïl.

Or toujours complottaient, couvant leur feu subtil,
Des révolutions et de la félonie,
Tramant un coup de main déjà la Lithuanie
Contre Kostrama lance un fort détachement.
Là, modeste, pieux, plein de recueillement,
Habitant la maison et le bourg des ancêtres
Vivait le successeur qu'on donnait à nos maîtres.
Celui que proclamaient les voix russes en chœur,
Cet enfant de leurs vœux, pur et simple de cœur,
Préludant humblement à la toute-puissance,
Priait Dieu de bénir sa royale innocence,
Et, de l'armer un jour, monté sur le pavois,
De l'esprit de justice et de l'amour des lois.

L'aube luisait au ciel, mais la tourmente grise
Voilait les champs; au bois sifflait la froide brise.
C'est alors qu'affrontant la neige et le brouillard
Du bourg de Domnino s'en venait un vieillard,

Un paysan que tous respectaient, un bon père,
C'était Jean Soussaninn. La vieillesse prospère
Etalait sa beauté sur ses longs cheveux blancs ;
Petit, mais le dos large et ferme sur les flancs,
Il avait des regards pénétrants de finesse.
Son espérance à lui, sa joie et sa jeunesse,
Son fils, ce cher enfant marchait à son côté,
Beau comme Dobrygna, le paladin vanté.
Le souffle matinal dans ses boucles se joue,
Un carmin velouté lui colore la joue ;
Le bel enfant mûrit en force chaque jour ;
Son esprit va comme elle, il grandit à son tour.

Tandis que cheminait cette superbe paire
— Tout cœur jeune est bavard — le fils disait au père :
« Mikhaïl est donc Tsar ! ah ! pour nous quel bonheur !
Quoi ! lui Tsar ? qui l'eut dit ? c'est à peine, d'honneur,
Si j'y crois ! le Boyar que chérissent nos âmes
Va régner ! lui, notre ange, est ce soleil en flammes ! »

Emu de cette extase, empreinte de candeur,
Le père dit au fils : «garde ta sainte ardeur,
Aime ton Tsar, et si la guerre te convie
Pour notre Mikhaïl n'épargne pas ta vie ;—
Les temps sont dangereux ; je ne sais trop d'ailleurs
Pourquoi mon cœur toujours craint de nouveaux mal-
[heurs. »
— Mais qu'est-ce, vois là-bas, la neige tourbillonne,
On galoppe, on approche, et tout le camp bouillonne...
—C'est peut-être un convoi qui suit quelque boyar,
Revenant de Moscou d'après l'ordre du Tsar.—

Soussaninn attentif vient d'aiguiser sa vue;
Il regarde et frémit d'une atteinte imprévue :
—Les nôtres ? non, mon Dieu! c'est l'ennemi je crois!
Dit-il tout bas, faisant le signe de la croix.

Ce sont les escadrons venant de Lithuanie.
On distingue et haubert et cuirasse vernie,

Et cavaliers portant des ailes à leurs dos.
La vapeur des coursiers roule en épais rideaux.
Les voici !

Tout-à-coup du groupe se détache,
Courant à toute bride, un flanqueur à moustache :
— « Hola ! vieux moscovite, où donc est la maison
Du riche Romanof ? une bonne raison ;
Nous la fait demander... Eh ! vite, le temps presse !
Conduis-nous-y, voilà de l'or de bonne espèce ; » —
Puis il cache la main sous son manteau fourré.
Soussaninn lui répond : — « oh ! boyard adoré ;
Oh ! mes chers cavaliers, c'est là, par cette plaine ;
Mais le chemin est long, il vous faut prendre haleine.
Moi, j'allais, voyez-vous, — car nous sommes bien loin —
Faire vendre au marché mon froment et mon foin ;
Mais puisque vous voilà, j'enverrai mon jeune homme
Prévenir que sans moi, ce soir, l'on soupe ; et comme
Les chemins sont mauvais, reposez-vous un peu,
Nourrissez les chevaux et faites un bon feu. » —

Puis à part à l'enfant il dit : « que Dieu te guide,
Cours chez le Tsar, mon fils, presse ton pas rapide,
Dis au Tsar qu'au plus tôt il cherche à se sauver,
Pour que les assassins ne puissent le trouver.
Dieu garde Mikhaïl et le sauve du piége!
Et toi, que le Seigneur, ô mon fils te protége !
Adieu ! je te bénis. »

Alors, sans plus d'apprêts :
— Suivez-moi, messeigneurs! Par ici c'est plus près,
Mais la neige est profonde ; allons par l'autre route
Qui bien qu'un peu plus longue est meilleure sans doute.
—Non, le plus court chemin ! —

Malgré tous leurs efforts
Dans un désert neigeux ils entrent à mi-corps ;
Puis ils se hâtent moins, ils trébuchent— « que diable !
Prenons, puisqu'il le faut, la route plus viable »
Disent les Polonais. — Fort bien, suivons le bois,
Réplique Soussaninn, puis ce lac que je vois,
Et puis nous irons mieux. »

Le chef des Liakhs murmure,
Pourvu que nous touchions au bourg, et, je le jure,
J'ôterai Mikhaïl du nombre des vivants!

Ils avancent. La neige, aux gouffres décévants,
Les engloutit toujours. Déjà le soleil baisse;
Les Polonais lassés errent dans l'ombre épaisse.
Ni village, ni bourg. Ils craignent quelque erreur,
Leurs regards soupçonneux s'allument de fureur.

—Où donc nous mènes-tu, la vieille tête grise?
Là, cette forêt semble un mur où l'on se brise.
Dans un noir cul-de-sac nous enfonçons toujours,
Et les bourgs que l'on voit sont des antres à l'ours.
—La route paraît longue, étant inaperçue,
Mes maîtres; cependant j'en trouverai l'issue
Venez, que ce front gris vous serve de garant. —

Il les conduit; eux vont par les bois s'égarant.
Ce ne sont que taillis qui fouettent leurs visages,
Que buissons et troncs nus leur fermant les passages,
Sapins s'entrelaçant dans les rameaux touffus,
Longs hurlements lointains, glapissements confus
Des nocturnes oiseaux, des bêtes carnassières;
La neige s'entassait dans les rares clairières;
A l'ombre scintillaient les yeux ronds des hiboux,
Où passaient en flairant quelques bandes de loups.

Puis, au sortir des bois plus rien qu'un mur de neige.
Alors, tout haletant, s'arrête le cortége;
«—Vieillard, où sommes-nous? quoi tu nous égaras...
Brigand, tu vas mourir!
—Mikhaïl, tu vivras!
Me voilà, Polonais; prenez, coupez ma tête!
Mais vous n'atteindrez plus le Tsar dans sa retraite!
Pourquoi donc, Messeigneurs, cet ébahissement?
Notre soleil est loin, je le dis clairement.

Allez et retrouvez vous-même votre route ;
Mais par Dieu qui m'entend, par la mort qui m'écoute,
Je ne donnerai pas mon âme pour de l'or.
Allons, ô Polonais ! allons, cherchez encor...
Nous Russes, nous n'avons point de traîtres infâmes! »

Et Soussaninn tomba, le sein percé de lames.

TSCHERNICHEF.

XIXme SIÈCLE.

Conte de Soldat.

— FRAGMENT. —

Le Tzar ne trouvant pas son palais assez beau
Le fait remplacer par un palais nouveau.
Déjà l'ordre est donné de se mettre à l'ouvrage,
J'en ignore le plan encor, c'est bien dommage.
Mais mon bavard ami, mon conteur le matou,
Qui se glisse partout, qui sait tout et voit tout,

Et qui se pique d'être un narrateur fidèle,
M'a dit que le premier n'était que le modèle
Du palais à bâtir; que si, dans le premier,
Le Tzar put régaler tout son peuple avec faste,
Il veut, sachez-le bien, que le second soit vaste
A donner un festin à l'univers entier.

Or ce que mon matou m'apprit en confidence
Le voici : Notre Tsar, dans sa grande prudence,
Redoutant les effets de notre long hiver
L'a fait mettre aux arrêts sous la neige éternelle,
Et veut que, pour toujours, on place en sentinelle,
Aux portes du palais, l'été fringant et vert;
Puis notre Tsar aussi donna l'ordre de faire
Laver bien proprement toute notre atmosphère,
De retourner soudain le ciel comme un bonnet,
De prendre à bras le corps et d'emporter tout net
Le soleil, l'arc-en-ciel, la lune et le tonnerre,

(Et cela de bon gré si l'on peut, ou sinon
De déployer contre eux baïonnette et canon,
Comme le veut des camps l'usage débonnaire.)
Les rayons du soleil façonnés avec art,
Figurant tour-à-tour un glaive ou bien un dard,
Pour que le bâtiment mieux resplendisse et brille,
A l'entour du palais formeront une grille;
Puis, pendant le dîner, en guise de concert
On mettra dans l'enclos la foudre en embuscade
Afin que l'on entende aller la canonnade
Depuis la soupe aux choux jusqu'aux vins du dessert.
Quant au feu des éclairs, notre Tsar se propose
D'en parsemer la cour comme d'un sable rose;
Le Tsar ordonne encor que sur les escaliers,
Y compris les carreaux des parquets, des palliers,
Au lieu de ses tapis en perles, on étende
Les rubans nuancés qui parent l'arc-en-ciel;
Qu'enfin, ce dernier point me semble essentiel,
Dans un appartement (la chambre la moins grande)
On encadre la lune et son jeune croissant,

Pour que son doux éclat d'un reflet blanchissant
Eclaire, chaque soir, les murs de cette chambre.
C'est là que s'étendant sur un moëlleux sopha
On boira l'hydromel, on fumera dans l'ambre
Le tabac de Hambourg ou celui de Jaffa.
En un mot, notre Tsar veut une fête telle
Qu'il en retire au loin une gloire immortelle,
Qu'on parle du régal en mille lieux divers
Et qu'au bruit du festin tout tremble en l'univers.
Notre père le Tsar, quant au palais qu'il fonde
N'a qu'un regret,— et certe aux quatre coins du monde,
On ne trouvera point assez d'hommes, je crois,
Pour remplir les salons de ce palais splendide, —
Il craint que, l'univers hébergé sous ses toits,
Le bâtiment encor ne paraisse un peu vide.

TIMOFÉIEF.



XIXme SIÈCLE.

Les

Fantômes de l'Amour et de la Gloire.

LE FANTOME DE L'AMOUR.

Jeune homme, livre-moi tes fraîches destinées,
Viens et suspends ta vie à mon bras rose et blanc;
Sans moi ses pas sont lourds, ses heures sont fanées.
On donne le bonheur, qu'amassent des années,
Pour mon sourire étincelant.

Mon seul sourire vaut une existence entière.
Entasse des trésors, monte au trône d'un roi,
Sois le Dieu qui soumet la renommée altière...
Esclave de la vie et portant sa litière,
Tu n'es qu'un mendiant sans moi.

Moi seul je sais combler, peupler le vide immense,
Le gouffre sourd, ouvert sous tout homme en tout lieu ;
Moi seul j'ai dans la main la magique semence
D'un pouvoir infini qui toujours recommence
Et fait les miracles sans Dieu.

Quand ce ciel s'étendait sans soleil, sans étoiles,
Quand la terre gissait sans axe, sans étais,
Quand l'univers voguait sans boussole et sans voiles,
Quand l'antique sommeil portait tout dans ses voiles,
Quand rien n'était encor, j'étais.

Déjà je me penchais sur ce sommeil du monde ,
J'évoquais avec Dieu ce qui devait venir ;
Et créant à sa voix, mon haleine féconde
Faisait éclore au loin les cieux, la terre, l'onde
Et tout le champ de l'avenir.

O jeune homme! suis-moi, mes routes sont fleuries ;
Tes yeux, à mon flambeau doucement interdits,
Cr oiront voir, s'égarant de féerie en féeries,
Flotter sous le ciel pur, danser sur les prairies
Les rêves d'or du paradis.

Les fictions partout croiseront leurs volées ;
La nature muette aura des mots, des voix ;
Les ramiers, les ruisseaux, les forêts isolées
Jetteront à ton cœur leurs paroles voilées,
Te révélant ce que tu vois.

Ton cœur reconnaîtra ces accens, sympathiques
Comme des souvenirs de toi seul retenus;
Tu comprendras ce monde aux formes fantastiques.
Ceux qu'éclairent soudain mes regards magnétiques
Sont des poètes tout venus.

Tout le miel contenu dans les humains calices,
Tous les enivrements qu'à Dieu j'enlèverai,
Tout ce que terre et cieux exhalent de délices,
J'en remplirai pour toi, sur le sol où tu glisses,
La coupe que je te tendrai.

Je verserai sur toi le baptême d'extase,
J'édifierai pour toi, dans ce monde pervers,
Avec les clairs rayons dont le soleil s'embrase,
Comme on met une perle au fond d'un sombre vase,
Un nouvel et vaste univers.

LE FANTOME DE LA GLOIRE.

Jeune homme, fuis, oh! fuis la vision traîtresse;
Ne la crois point et crains sa langue enchanteresse.
Sa chaîne d'or meurtrit comme un collier de fer,
Son discours qui t'enlace est l'aspic sous les roses,
Ses songes rayonnants ont des réveils moroses,
Son extase est forgée aux flammes de l'enfer.

Oui, sa béatitude insensée et rapide
N'est qu'un rêve sans but, une ivresse stupide;
Elle énerve les seins que ses doigts ont serrés.
Ce sourire vanté, ce sourire céleste,
Comme l'éclair que lance une foudre funeste,
Enfonce dans le cœur cent poignards acérés.

Sois homme, rompts le joug du sommeil qui te lie;
Que ton esprit repousse et que ton âme oublie
Ce fantôme menteur de la félicité;
Suis-moi, viens, viens trôner au palais que j'habite;
Mais d'abord morne, austère, ainsi qu'un cénobite,
Prends l'armure d'acier de la ténacité.

Car mon chemin est long, ardu, désert et sombre;
Vers la clarté lointaine on marche errant dans l'ombre;
Partout la ronce nue et le gouffre béant;
Partout un roc glacé, sans une fleur qu'on aime;
Mais chaque pas qu'on fait, menant au but suprême,
Est un pas lumineux, est un pas de géant.

Marchons à mon palais; par-delà cette terre,
Dans un air azuré qu'aucun souffle n'altère,

Il déploie aux regards ses dômes spacieux,
Ses superbes frontons rayonnant dans l'espace,
Ses colonnades d'or, dont l'éclat les surpasse,
Sur leur jet colossal semblant porter les cieux.

Marchons; —là, les lauriers s'enlacent aux murailles,
Récolte du génie en ses champs de batailles;
Là, la pourpre des rois tapisse les pavés;
Les siéges de repos y sont autant de trônes;
On a pour marche-pied des sceptres, des couronnes
Et pour dais les soleils dans ces murs enclavés.

Devant tous les parvis, sous toutes les arcades,
L'eau vive monte en gerbe ou retombe en cascades;
Les fondements y sont d'un ciment éternel;
Chaque pilier est fait du résidu des âges;
La Renommée agile y garde les passages;
Le Temps veille captif au porche solennel.

Là, le jour immortel, l'immortelle durée;
Là, balancé toujours, dans la sphère épurée,
Le printemps exhalant ses doux rayonnements;
Là, gardée à jamais par les saintes phalanges,
Tu verras flamboyer, sous une voûte d'anges,
La table des grands noms, faite de diamants.

Le sort même ne peut toucher à ce beau livre
Dont seule je dispose, et que seule je livre
A ceux qui l'ont conquis, marchant à mon côté:
Viens, viens, et tu verras bientôt ton nom sonore
Y luire en larges traits, plus brillants que l'aurore,
Dans le cercle de feu de l'immortalité.

KHOMIAKOF

XIXme SIÈCLE.

La Russie.

— 1839. —

Les flatteurs t'avaient dit : « Sois orgueilleuse, ô terre !
Qui taillas puissamment avec ton cimeterre
L'univers par moitié ;
Terre au front couronné, sublime, incorruptible,
Terre faite à jamais d'acier indestructible,
Prends le monde en pitié.

» Tes domaines n'ont point de bornes dans l'espace;
La Fortune, en tous lieux où ta majesté passe,
A ton commandement
Pliant les deux genoux en esclave fidèle,
Dès que tu dis, je veux, et que ta voix l'appelle,
T'obéit humblement!

» On voit s'épanouir les fleurs et les semences
Sur tes steppes; les cieux ont pris tes monts immenses
Pour marches de leur seuil;
Et chacun de tes lacs est comme une mer vaste!... »
Russie, ah! n'en crois rien! fuis ces mots pleins de faste,
Garde-toi de l'orgueil.

Qu'importe qu'en tous sens tes fleuves aient des ondes
Pareilles aux flots bleus des mers les plus profondes,

Que tes monts spacieux
Aient des entrailles d'or et de brillants superbes,
Et que les champs de blé, roulant leurs hautes gerbes,
S'étalent sous tes cieux ?

Qu'importe qu'éblouis par ta magnificence,
Les peuples baissent l'œil et craignent la puissance
De ton sceptre vainqueur ?
Que sept mers nuit et jour murmurant leurs cantiques,
Chantent servilement aux pieds de tes portiques
Tes louanges en chœur ?

Qu'importe que, soufflant de sanglantes tempêtes,
Tes aigles aient au loin renversé murs et faîtes
De cent cités en deuil ?
Oh ! de tant de pouvoir, de gloire et de poussière,
Russie, ô mon pays, garde-toi d'être fière,
Garde-toi de l'orgueil !

Plus terrible que toi fut la ville romaine,
La reine aux sept côteaux qui prenait pour domaine
L'univers en passant.
Réalisation palpitante et fatale
Des volontés de fer, de la force brutale
Faites et chair et sang.

Plus large que le tien était le cimeterre
Des hordes de l'Altaï qui décimaient la terre ;
Et puis, et puis encor,
Avide et l'œil altier, n'a-t-on pas vu la reine
Des ondes d'Occident s'enfouir souveraine
Sous ses grands lingots d'or?

Et pourtant Rome, hélas! n'a plus son auréole,
Les vents ont balayé la tourmente mongole,

Et la sombre Albion
Chancelante, étouffant le cri de sa détresse,
Tisse pour gagne pain de noirs complots, traîtresse
A toute nation.

C'est que l'esprit d'orgueil a d'inféondes brises.
Seigneur, tu reprends l'or, et l'acier tu le brises,
Tout s'éclipse à ta voix ;
Toute force ne vit que dans les choses saintes ;
Rien n'est fort que la main qui fait dans tes étreintes
Le signe de la croix.

Or ta suprême loi, ton sort à toi, Russie,
Ta haute mission, par Dieu même choisie,
C'est, sur tout l'univers
D'épancher de ton sein, plein de sacrés mystères,
Les sacrifices purs et les œuvres austères,
Pour sauver les pervers.

Kieff.

— 1839. —

Sur les hauteurs du Dnieper, dominant la campagne,
Le vieux Kieff rayonne à mes yeux enchantés ;
Le Dnieper étincelant roule sous la montagne
Sa moire chatoyante, aux reflets argentés.

O gloire! c'est Kieff! la ville séculaire!
Cet antique berceau d'un peuple triomphant!

» Et moi j'eus pour nourrice
« Notre mère Moskva. »

Gloire au Dnieper, le beau fleuve aux eaux expiatoires
Gloire à Kieff, la ville aux murs miraculeux !
O Kieff, à jamais tes catacombes noires
Éclipsent la splendeur de palais fabuleux.

Certe, il nous en souvient ; quand jadis épaissie
L'ombre du paganisme errait dans notre ciel,
Soudain, irradiant la nuit de la Russie,
Sur tes murs se leva le soleil éternel.

Ainsi qu'aux jours passés, aux jours présents encore,
Des plus lointains climats, des déserts inconnus,
Des grands fleuves du nord, du couchant, de l'aurore,
O ville de nos saints ! tous nous sommes venus.

Nous sommes accourus, milice évangélique,
L'oraison à la bouche et le rosaire en main,
Aux lieux où chaque tombe enserre une relique,
Où tout caveau du ciel nous montre le chemin.

Frères, mais, où sont donc les fils de Volhynie?
Galitsch, où sont tes fils, que tu nous amenais
En ces temps?... ô malheur! opprobre! félonie!
Les uns furent jetés aux bûchers polonais;

Les autres, amorcés par les pompes royales,
Séduits par la Pologne, au branle des festins,
Vendirent à ses rois leurs âmes déloyales,
Souillèrent dans l'orgie, hélas! leurs purs destins.

Le fer, la trahison, et la flamme et la ruse
Nous les ont enlevés, ces fils de nos aïeux!

Un pennon étranger les guide et les abuse,
L'idiôme étranger les poursuit en tous lieux.

Réveille-toi, Kieff, relève un front prospère!
Que tes enfants perdus t'entendent à leur tour!
Rappelle-les vers toi : douce est la voix d'un père,
Doux est l'accent qui prie et parle avec amour.

Va, lorsqu'ils l'entendront la voix qui les convie,
Tous tes enfants, volés, reviendront tôt ou tard
Retremper en tes bras leur poitrine asservie,
Déposer à tes pieds un inique étendard.

Encor, comme jadis, ô cité paternelle!
Ils viendront reposer leur tête sur ton sein,
Recevoir l'onction de la vie éternelle,
Respirer l'air sacré qui t'abreuve et t'enceint.

Et, l'esprit ravivé, la force repétrie,
Ces fils, ces fils tombés, régénérés par toi,
Iront, sous les drapeaux de l'antique patrie,
Illuminer le monde aux rayons de ta foi.

TÉPLIAKOF.

XIXme SIÈCLE.

Le Caucase.

— 1826. —

I

Voilà donc ce pays de rocs et de montagnes,
Ces pics géants, dont l'ombre au loin sur les campagnes
Projette ses contours,
Ces grands entassements de roches éternelles !
On dirait, à les voir, de mornes sentinelles
Gardant les alentours !

Un mont a pour turban des bruyères fleuries,
Un autre a des colliers de vertes pierreries
Qui tombent jusqu'aux flancs,
Là, des tas de rochers, famille noire et nue,
Se pressent accroupis et prennent à la nue
Ses quelques lambeaux blancs.

Là-bas, de larges monts posent leurs pieds de pierre
Sur les tapis soyeux des prés et des clairières,
Tissus d'un vert changeant,
Tandis que, bondissant des montagnes aux plaines,
Les cascades partout versent leurs ondes, pleines
D'une lave d'argent.

Sur l'abîme couchés, les vieux pics impassibles,
Cuirassés de granit, sommeillent insensibles

Au froid comme au zéphir;
Une rivière bleue étreint d'un nœud qui tremble
La base des rochers, bruit, ondule, et semble
Un serpent de saphir.

II

N'est-ce pas un château dominant les vallées,
Hérissé de donjons et de tours crénelées ?
Ou ne serait-ce pas, sur ces gradins géants,
Le roi terrible et fier qui commande céans ?
Les nuages lui font une cotte de maille,
Suspendant à son sein écaille sur écaille;

Son front est couronné de monstrueux rochers,
Bandeau de rocs aigus plus grands que des clochers,
Aiguilles dont le jet fait honte aux plus hauts faîtes!...
C'est toi, sombre Beschtou! toi, colosse aux cinq têtes,
Le roi de la montagne et l'allié des cieux,
Qui me montres ainsi tes crânes spacieux!

III

C'est ici, sur ces monts que vient planer l'extase!
Humains, combien je vous plains tous!
Ici, je suis plus grand que vous
De toute la hauteur immense du Caucase!

Je réveille à mon gré les siècles endormis,
Dont les cortéges fantastiques,
Sortant des voûtes granitiques,
Viennent me saluer commé de vieux amis!

O rochers! qui de vous enchaîna Prométhée,
Alors que bravant les enfers
Il livrait ses deux bras aux fers,
Laissant mordre au vautour sa chair ensanglantée?

Salut, sublime amant de notre humanité!
A toi la torture éternelle!
Mais ta convulsive prunelle
Plonge toujours aux cieux son regard indompté!

IV

Mais au levant s'abaisse un rideau de nuées
Roses, pourpres, lilas, doucement remuées ;
A travers ces vapeurs le monde des esprits
Se déroule soudain devant mes yeux surpris :
Ce sont des monuments construits par les génies
En perles et rubis, des cités infinies,
De grands palais faits d'ambre, étrangement ornés
D'arabesques sans fin, aux reflets satinés,
Si blancs qu'on croirait voir un filet de dentelles ;
Puis ce sont des dieux d'or ou des idoles telles
Que pour les enfanter l'Égypte eût mis cent ans ;
Des sphinx bariolés de signes éclatants;
De gros blocs de cristal posés en pyramide
Et des bois de plamiers tous d'un cristal humide...

Puis ces divers éclats, ces lueurs, ces reflets,
Ces monuments sans nom, ces jardins, ces palais,
Détruits ou démolis par mille mains hâtives,
S'évaporent, formant d'étranges perspectives.

V

Te voici saint Elbrouss ! — Tel que ce cheval gris
Qui doit porter la mort aux peuples ahuris
Tu dresses ta crinière blanche !
Ton front de neige au loin perce le firmament !
Nul n'atteignit ta selle, et tes pieds fréquemment
D'un bond lancent une avalanche !

L'Océan, où l'on vit le monde s'engloutir, —
Le déluge de Dieu, — ne put t'anéantir !

Comme un superbe mausolée
Sur ce désert mouvant, sur ces gouffres ouverts,
Sur cette immense tombe, où roula l'univers,
Blanchissait ta cîme isolée!

Ta cîme à l'arche sainte offrit un premier port,
Aux derniers des vivants tu servis de support
Et fus à toi seul tout un monde!
Car tandis que les eaux baissaient sous tes talus,
L'ararat, qui plus tard accueillit les élus,
Cachait encor son front dans l'onde.

Puis, un autre déluge inonda tes vallons
Et jusque sur tes pics troubla tes nids d'aiglons,
Déluge de peuples sans nombre,
Flots d'hommes qui suivaient les pas de Tamerlan,
Bouillonnant sous les pieds du vainqueur insolent
Partout où paraissait son ombre.

VI

O souvenirs puissants! ô rêves merveilleux!
Venez humilier les humains orgueilleux
De leurs rumeurs accoutumées,
De leurs vulgaires soins, de leurs vains passe-temps!
Ou plutôt, taisez-vous! la langue des Titans
N'est pas comprise des pygmées!

Chanson Tartare.

— 1825. —

C'est un vieux Chan morose
Dans son harem fleuri
Qui hume, ô jeune rose,
Sur ta bouche mi-close
Ton souffle de houri.
Les jasmins du bocage

Voilent un verrou noir!
On dirait à te voir
Un oiseau dans sa cage!

A l'ombre du platane,
Près d'un jet murmurant
L'indolente sultane
Se plonge diaphane
Dans le flot transparent,
Sa tresse qui surnage
Semble un ruisseau d'argent...
Oh! sort décourageant
L'oiseau rentre en sa cage!

La fleur de la grenade,
Les rameaux du cyprès,
Qui sous la colonnade
Ombrent la promenade,

Pâlissent vus de près,
Devant ces noirs cheveux...
Soudain un bras nerveux
Ferme à l'oiseau sa cage!

O pauvre jeune fille!
Qel ennui, quel tourment!
Appuyée à ta grille
Ton œil de flamme brille,
Tu rêves d'un amant.
Tu pleures le rivage
Où naquirent tes jours!
Car tu seras toujours
Un oiseau dans sa cage!

Amour et Haine.

I

Quand brille autour de toi le bal étourdissant,
Où luit, terne et glacé, quelque plaisir vulgaire,
Où des sots cousus d'or et des fats t'encensant,
Roulent leur nullité qu'ils ne déguisent guère,
Alors, t'en souviens-tu? quelqu'un d'un œil hautain
Te suit dans cette foule ainsi que ton destin;

Alors, sombre ou joyeux, ton maître ou ton esclave,
Froid serpent ou ramier, bon ange ou noir démon,
Frémissant, attentif au seul bruit de ton nom,
Invisible, il voit tout, et t'adore ou te brave.

II

Ah! si, doux et navré de tendresse, ton cœur
Ne veut que son ami; si du cœur tu l'appelles
Lui sera là toujours. A son accent vainqueur
Les songes de l'Eden te prendront sur leurs ailes;
Charmants, ils berceront ton sommeil jusqu'au jour.
L'univers, ton ami, te l'emplira d'amour;
Penché sur ton chevet, comme un dieu d'harmonie,
En bandeau de rubis, sous la pourpre de feu,
Dans des palais d'iris, qu'illumine un ciel bleu
Il t'apparaîtra... roi d'une sphère infinie.

III

Puissant, mystérieux, seul il t'apparaîtra,
Il te dévoilera les ténèbres des âges,
Te montrant ce chaos si sombre où l'homme erra
De sophisme en chimère, et d'idole en faux sages;
Ce gouffre, où disparaît empire et nation
Dans les griffes d'airain de la destruction;
A son commandement la mer, t'ouvrant ses ondes,
Te dira les secrets de ses bois de coraux,
Et les gnomes, gardant les monts aux minéraux,
T'offriront les trésors légués par de vieux mondes.

IV

Il saura te ravir aux jardins éthérés
Où l'amour pur et vif, loin des terrestres fanges,
Ne flétrit plus les cœurs;où les astres dorés,
Ces roses de là-haut, étalent des nids d'anges;
Là toute âme ayant fui les rêves du néant
Se baigne au lac de vie, éternel océan!...
Mais si, vendue au monde, à sa tourbe banale,
Tu ne comprenais point ma haute passion,
Si tu me repoussais... Ah! malédiction!...
Elle t'écraserait ma magie infernale!

V

Alors j'engourdirai ton esprit, ta beauté,
Au contact vénéneux de ma froide ironie,

Comme l'ange du mal, marchant à ton côté,
Près de ceux qui t'auront adulée ou bénie;
Je plongerai sur toi mon calcinant regard
Qui percera ton âme, y fouillant comme un dard.
Dormante, tu verras mon fou rire effroyable
Flamboyer sur ta tête en jets étincelants;
Mes doigts de plomb, crispant ta poitrine et tes flancs,
Congèleront à mort ton cœur impitoyable.

VI

Si ton rêve t'entraîne au désert, j'y serai;
De mes anneaux de feu, moi, vipère incisive,
J'enlacerai ton cœur, et je distillerai
Dans ton sein haletant une flamme lascive;

Je humerai ton souffle avec ténacité,
Et je te soufflerai toute ma volupté.
Mais tes désirs en vain se rûront sur ton âme...
C'est mon tourment jaloux, c'est mon amour poignant,
C'est l'enfer de mes maux, où bout mon cœur saignant,
Qui seuls, à ton réveil, te foudroiront, ô femme !

Les Deux Anges.

I

Je sais un ange; ainsi qu'à la brise qui vole
Une fleur printannière avec sérénité
Sous les larmes de l'aube entr'ouvre sa corolle;
Cet ange resplendit en sa pure beauté,
Comme un soleil de mai qui plane au ciel en fête,
Les rayons de l'Éden illuminent sa tête;

La candeur de l'esprit luit, divine, en ses yeux,
Et de son clair regard s'épanche sur sa joue;
A l'entour de sa bouche, aux sons mélodieux,
Comme aux plis de la rose un rayon d'or des cieux,
Un immortel amour se reflète et se joue.
Sous ses ailes de lis qui, molles, frappent l'air,
Les sphères par milliers se meuvent dans l'éther,
Chantant leur créateur et joyeuses de vivre.
Que le bruit du ruisseau, le son dont nous enivre
Le rossignol nocturne en ses tendres ébats,
Comme un flot de nectar s'infiltrent dans notre âme,
C'est l'ange qui nous suit et nous parle tout bas.
Que l'haleine des fleurs nous verse son dictame,
Que nous nous fascinions aux lèvres d'une femme,
Puissamment attirés par leur souffle aimanté;
C'est l'ange qui répand son parfum dilaté.
Lorsqu'un front virginal s'enflamme et se colore
Au baiser allumant une peau de satin,
C'est le reflet de feu de ce bel ange encore
Qui remontant de l'âme en pudeur vient éclore.

La voix de notre cœur dans ce monde incertain,
C'est cet ange toujours; c'est lui qui point et perce
En l'attrait d'un regard; c'est lui dont la main berce
Le sommeil des enfants, pur comme un frais matin.

Lui, messager du ciel, sur l'ombre de la terre
Projette les lueurs du soleil-vérité,
Conseille la pitié, le pardon salutaire,
Et pour les jeunes cœurs, que nul souffle n'altère,
Transforme l'univers en festin enchanté.

Il verse à l'amitié son baume sans mélange,
Il fait jaillir des yeux, qui ne peuvent pleurer,
Ces larmes où les maux semblent s'évaporer.
Aux grilles d'un cachot l'auréole de l'ange
S'épanouit ainsi qu'un astre de salut.
C'est lui qui dans un sein que la douleur élût,

Que la souffrance épuise en y plongeant sa lime,
Jette, consolateur, la manne qui ranime.

Quand l'inspiré divin, aveugle lumineux,
Chantait l'éclat premier, la majesté de l'homme
Et la félicité, que nul mortel ne nomme,
Des deux cœurs primitifs dont Dieu scella les nœuds;
Oh! n'est-ce pas toujours cet ange de lumière
Qui, déchirant la nue où la chute les prit,
Montrait, éblouissant, à l'œil de son esprit,
Et le premier soleil et la terre première.

Ce même ange jadis sur ma jeunesse aussi,
Vouée à la nature et vierge de souci,
Semait de fraîches fleurs que rien n'avait ternies;
Il dorait mes hochets, enfant, me bénissant;
Et portait à mon cœur, dans l'âge adolescent,
L'universel écho des saintes harmonies.

II

Or, je sais un autre ange : il est superbe à voir,
Comme une nuit d'orage éclatant au ciel noir;
De son œil ténébreux jaillit une étincelle,
Semblable au dard qu'aiguise un serpent qu'on harcèle;
Comme une aube sanglante, aux reflets nébuleux,
Luit sa bouche où l'ennui suprême se décèle;
Des épines de feu sur son front orgueilleux
Contournent en bandeau leurs éclairs anguleux,
Et de mornes pensers, sans limite et sans nombre,
Sur sa face de neige étendent leur grande ombre.

Il contemple, évoquant son sourire fatal,
Le Bien sacré tordu dans les griffes du Mal ;

Sur l'humaine grandeur son froid mépris retombe,
Elle n'est à ses yeux que cendre et ver de tombe;
Il rive au pilori le plus noble renom.
A ceux qui chercheraient l'écho de la victoire,
Il montre le carcan mis à Napoléon.
Devant ceux qui rendraient à leur sol vie et gloire,
Il mêle le breuvage offert à Phocion.
A ceux dont le cœur pur d'un pur amour s'inonde,
Il dit complaisamment l'histoire de Joconde.
Si quelqu'un rêve un sort plein de beaux jours fleuris,
Comme ceux que coulait l'indolent Smindiris,
Lui, voyant le duvet des roses qu'on amasse,
Dresse sur cette couche un crâne qui grimace.

Dans sa coupe bouillonne un miel plein de poison,
Le filtre d'un orgueil tout gonflé de bassesse,
L'océan des douleurs qui n'ont pas d'horizon,
Le volcan d'une haine où tout flambe sans cesse.

Pour se venger d'un frère, il remet un stylet
Au frère que jadis nourrit le même lait.
Il brise l'idéal d'une existence entière,
Et le couvre, en riant, de boue et de poussière.

Tempête générale, orage universel,
Son souffle meurtrier ébranle terre et ciel.
Tantôt, roi révolté des sphères inconnues,
Il lance de son âme, en torrents vénéneux,
Sur tout ce qui respire aux cieux et sous les nues,
Depuis Dieu jusqu'à lui, l'anathême haineux ;
Tantôt, laissant chanter sa langueur éternelle,
Tel qu'un luth merveilleux qu'on n'a pas entendu,
Tel qu'un cygne exhalant sa chanson solennelle,
Il pleure les regrets du paradis perdu.

C'est alors qu'il épand, comme une urne remplie,
L'intarissable flot de sa mélancolie

Sur tous les firmaments et tout notre univers ;
Alors le cœur se ferme à tout vouloir pervers,
Et d'inconnus regrets, dévoilant leurs mystères,
Expriment de nos cils des pleurs involontaires ;
Alors il semblerait que l'éternel courroux
Fait trembler la pensée et ployer les genoux,
Et qu'on rêve la paix entre les deux principes
Qui sur le front du globe ont imprimé leurs types.

Quand l'extase emportait le chantre colossal
Dont le sombre génie, errant de cîme en cîme,
Mesurait en son vol l'espace de l'abîme ;
Quand il jetait ses chants au monde son vassal ;
Lorsque sur les tombeaux des sphères trépassées
Il comptait, gravissant leurs couches entassées,
Les échelons dont Dieu forme l'éternité ;
Ah ! n'est-ce pas cet ange aux lugubres pensées
Qui planait, orageux, près de l'aigle irrité ?
N'est-ce pas son rayon de foudre et de tempête
Qui, parlant à Caïn, enflammait le poète ? —

Depuis le jour sinistre, où mon esprit brumeux
T'accueillit comme un hôte, oh! l'ange effroi des anges!
J'entends bruire en moi, tel qu'un flot écumeux,
Je ne sais quels accents durs, sauvages, étranges;
Les larmes depuis lors gelèrent dans mon sein;
Je vais versant sur tout une ironie intense,
Et foule, quelque soit l'horizon qui m'enceint,
Toute rose aux jardins de l'humaine existence.

FIN.

NOTES.

— On a vu, dans son discours à Marseille, que le prince Elim Mestchersky n'a pas jugé convenable de comprendre dans ses Poètes Russes, le célèbre fabuliste Kriloff, dont une traduction complète en vers, dûe à la plume de l'élite des écrivains français, avait, depuis quelques années, été publiée; nous croyons devoir suppléer à cette lacune, en reproduisant ici les traductions, par MM. Alexandre Soumet et Émile Deschamps, de deux des plus belles fables de Kriloff, dans des genres opposés.

Nous y joignons encore la traduction, également faite par M. Émile Deschamps, de trois charmantes pièces élégiaques de Miatlef, et d'un beau et curieux morceau lyrique de Lermontoff, que le prince Elim Mestchersky se disposait à mettre en vers français, lorsqu'il eut connaissance des traductions que nous donnons, et qui seront comme un dernier trait caractéristique ajouté à la physionomie de la muse moscovite.

L'ÉDITEUR.

KRILOFF.

L'Arbrisseau.

Fable.

Un naissant arbrisseau, fier de son beau feuillage,
Des arbres ses ayeux partout environné,
    Et de leur ombre importuné.
Voyait un bûcheron retourner au village :
» Bûcheron, lui dit-il, prends pitié de mes maux;
» L'envieuse forêt me voile et m'meprisonne,
    » Je ne suis connu de personne,
» Les vents et le soleil ignorent mes rameaux.

» Prends la hache libératrice
» Je ne puis pas grandir : rends-moi Zéphir absent,
» Et viens abattre, au pied de l'arbrisseau naissant,
» Cette forêt usurpatrice. »
Il dit, et la forêt, autour du chêne enfant,
De sa vaste chute indignée,
Tombe, tombe longtemps sous la lourde cognée ;
L'arbrisseau, libre enfin, lève un front triomphant.
Mais, tandis qu'affranchi de leur voûte importune
Des arbres renversés il raillait l'infortune,
La chèvre en passant le blessa ;
Les rayons de l'été sur lui seul s'arrêtèrent,
La grêle l'assaillit... les vents le tourmentèrent,
La tempête le renversa.
Témoin de ce brillant naufrage,
» Ingrat, dit un serpent, ces arbres déjà vieux
» De ta prospérité n'étaient point envieux,
» Ils ne te cachaient qu'à l'orage.
» Sous leur immense abri, sans crainte et sans regrets,
» Dans un nuage de rosée
» Ta jeunesse fertilisée
» Des éléments jaloux aurait bravé les traits ;
» Et, protecteurs de ta faiblesse,
» Tes antiques parents, en tombant de vieillesse,
» N'auraient légué qu'à toi l'empire des forêts. »

ALEXANDRE SOUMET.

KRILOFF.

L'Ane et le Rossignol.

Fable.

Un âne (il s'en trouve partout,)
Se promenait dans un bocage,
N'admirant pas et mangeant le feuillage ;
Il jouissait bêtement, mais beaucoup.
Voilà qu'il aperçoit, retiré sous l'ombrage
Un rossignol. — Soudain,
Prenant son air badin,
» Ah! c'est toi! salut, mon confrère,
» Se met-il galamment à braire.

» Tu chantes, m'a-t-on dit, comme un petit Martin :
» Voyons ; de ton gosier déroule les merveilles.
» Devant moi tu peux tout chanter,
» Je suis digne de t'écouter ;
» Regarde plutôt mes oreilles ! »

Alors, le chantre du printemps
Eleva dans les airs sa voix sonore et tendre :
Il pressait, suspendait ses concerts éclatants ;
Il chantait le plaisir, puis gémissait longtemps ;
Et les oiseaux groupés se taisaient pour l'entendre,
Et les vents s'arrêtaient, et les troupeaux charmés
Oubliaient l'onde fraîche et les prés embaumés ;
Et, guidant ses amours sous l'ombre bocagère,
Le pâtre, plus hardi, près d'un sein plus troublé,
Soupirait, sur les chants du troubadour ailé,
De longs aveux plus doux au cœur de sa bergère.

L'oiseau divin a fini sa chanson.
L'âne aussitôt : « Pas mal, nous ferons quelque chose.
» Fort bonne qualité de son !
» Qui sait ! tu deviendrais peut-être un virtuose,
» Si... notre coq t'avait donné quelque leçon.
» C'est lui qui chante, oh ! oh ! d'une belle façon ! »

Contre l'arrêt grotesque implorant un refuge,
Le pauvre rossignol, loin, bien loin s'envola ;

Et dans les déserts s'en alla
Chanter pour les échos et non pour un tel juge.

Vous êtes parmi nous des rossignols aussi,
Poètes, fuyez les profanes;
Chantez, mais à l'écart ; hélas! dans ces temps-ci,
Qui trouvez-vous souvent pour vous juger? — Des ânes!..

ÉMILE DESCHAMPS.

MIATLEF.

La Branche Coupée.

— Où vas-tu flottante sur l'onde,
Pauvre branche ? Tu ne sais pas.
Prends garde : la mer est profonde,
La mer est méchante, là-bas.

Avec la vague mugissante
Tu n'auras qu'un moment lutté,
Comme l'orpheline innocente
Avec notre perversité.

La terrible, quoi que tu souffres,
Te terrassera mille fois
Et t'entraînera dans ses gouffres...
Branche, prends-garde, entends ma voix !

— Qu'ai-je besoin de prendre garde,
Répondit la branche, et pourquoi?
Je suis déjà sèche, regarde :
La vie, hélas! n'est plus en moi!

Du tronc paternel, presque morte,
L'aquilon vient de m'arracher...
Que la vague à tout vent m'emporte !
Je ne fais rien pour l'empêcher.

Aussi bien, sois juste ; à cette heure
Qu'ai-je à désirer que mourir?
A mon cher arbre qui me pleure
Je ne pourrais plus refleurir !..

ÉMILE DESCHAMPS.

MIATLEF.

La Statue.

Statue, oh ! que te voilà belle !
Et mon âme est pleine de toi !
C'est bien là, c'est justement celle
Que je m'imaginais pour moi,
Que je sculpte dans ma pensée,
Que je caresse en mon sommeil,
Et qui se pâme, caressée
Bien longtemps après mon réveil !

Car ce n'est pas d'hier, va, que tu m'es connue!
Déjà, par ton fantôme ou mon rêve abusé,
Déjà plus d'une fois j'ai, malgré toi, baisé
Ton sourire innocent, ta gorge demi-nue;
J'ai pressé ton corps vierge entre mes bras amants;
J'ai joué, sans te craindre, avec tes pieds charmants.
Ah! si je pouvais donc trouver... si je devine
Un moyen d'animer cette forme divine
Et de verser en elle un de ces purs amours,
Tout semblable à celui qui m'enivre et me tue...
Insensé, je me perds en stériles discours!
Mon destin est d'aimer, d'adorer la statue;
Le sien est de rester un marbre froid toujours.

ÉMILE DESCHAMPS.

MIATLEF.

Le Nuage.

Que dans les champs du ciel coure un nuage noir :
Il s'en va de la lune éclipser le visage,
Et m'obscursir au loin mon beau chemin du soir ;
Et je frémis déjà, plein d'un sombre présage.

Dans notre vie il est des nuages aussi ;
Et sa joie à l'instant se ternit et s'attriste,
Quand la main du malheur sans dire : me voici !
Sur le cœur stupéfait se pose à l'improviste.

Mais, chassé par les vents, fuit le nuage noir;
Et, comme elle brillait, la lune brille encore;
Elle argente là-bas mon beau chemin du soir;
Partout l'obscurité dans les airs s'évapore.

Les nuages épais de la vie et du sort,
Ah! si du moins le temps les chassait de son aile!
Et si le lourd chagrin, tombé sur nous d'abord,
Ne marquait pas le cœur d'une empreinte éternelle!

Par cet hôte terrible une fois visités,
Nous le gardons toujours. — Mais il est une vie
Sans nuage... et c'est là, vers les pures clartés,
Que monte ma pensée incessamment ravie!

ÉMILE DESCHAMPS.

LERMANTOF.

Le Vaisseau Fantôme.

Sitôt qu'au firmament scintillent les étoiles,
On aperçoit de loin voguer à pleines voiles,
Sur les flots bleus de l'Océan,
Un navire aux longs mâts, que nul vent ne balance,
Dont tous les agrès font silence,
Et dont chaque canon béant,
Sans un seul artilleur de garde,
Pointé vers l'horizon, reste morne et regarde,

On ne voit point les matelots,
On n'entend point le capitaine;
Le vaisseau n'a souci, dans sa marche certaine,
Ni des foudres du ciel, ni des rocs sous les flots.

Une île est sur la mer, rocher sombre, infertile,
Battu des vagues en fureur;
Mais une tombe est sur cette île...
C'est la tombe d'un Empereur.

Ses ennemis, enfin, l'ont couché dans sa bierre,
Sans les honneurs guerriers, sans les pompes du deuil;
Ils ont scellé son corps sous une lourde pierre,
De peur qu'il ne se lève un jour de son cercueil.

Mais, quand l'année a fui, roulée en son suaire,
Quand minuit, l'heure mortuaire,
Tinte, sans que dans l'île on ne s'émeuve en rien,
Des cieux, à ce signal, arrive
Un beau navire aérien
Qui touche doucement la rive.

Alors, son noir chapeau sur sa tête en travail,
Vêtu de sa capote grise,
L'empereur apparaît ! — Sous la nocturne brise
Il s'assied près du gouvernail,

Le front penché, les bras croisés sur sa poitrine...
Le vaisseau, comme un trait, fend la vague marine,

Il emporte ardemment l'étonnant passager
Il l'emporte, vers cette belle France,
Où triste il a laissé, dans les temps de souffrance
Un trône, et son cher fils, aux mains de l'Étranger,
Et puis sa vieille garde, héroïque espérance !

Dès qu'il peut, à travers les heures de la nuit
Reconnaître la terre où domine son glaive ;
Voilà que l'empereur se lève
Son cœur bat de nouveau, la flamme en ses yeux luit.

Il descend d'un pas ferme et hardi sur la côte.
Par des élans tendres et chauds,
Il appelle ses vieux soldats ; puis à voix haute,
Et d'un ton menaçant ses trente maréchaux.

Mais hélas ! les soldats, à l'épaisse moustache,
Dorment aux bords de l'Elbe ou du Tage ou du Pô ;
Sous les sables brûlants, ou la neige sans tache
Du Caire et de Moscou... Rêvant à leur drapeau !..
Ou le chagrin muet les a mis au tombeau !

Les maréchaux, du dieu tombé guerriers apôtres,
Ils ne répondent pas non plus à son appel :
Les uns avaient péri dans les combats ; — les autres...
Leur encens militaire avait changé d'autel.

Et frappant de son pied le rivage sonore
L'empereur marche courroucé ;
Le long des flots dormants, par sa fièvre poussé,
Il va, vient, puis appelle encore ;

Il appelle à grands cris son cher fils, l'Enfant-Roi.
L'étoile de sa nuit profonde ;
Il lui promet l'amour et l'empire du monde,
Ne voulant que la France et la gardant pour soi.

Mais le jeune héritier des grandes destinées
Sous le poids de son nom a vu ses jours détruits ;
Comme un arbre qui casse, aux premières années,
Sous l'abondance de ses fruits.

Et l'Empereur s'arrête, il attend, — rien ! — personne !..
Il attend. — La lune décroit ;

Dans tous ses membres il frissonne,
Mais il attend toujours; — l'heure du matin sonne...
Alors ses pleurs brûlants mouillent le sable froid.

Il est là, seul... il cherche encor... son front retombe,
Il pousse un soupir douloureux,
Et lentement remonte au vaisseau vaporeux
Qui le ramène vite à l'île de sa tombe.

ÉMILE DESCHAMPS.

TABLE DES PIÈCES

Contenues dans le deuxième volume.

POUSCHKINN. — XIXe Siècle. —

BARATYNSKI. — XIX[e] Siècle. —

LE PRINCE VIASEMSKI. — XIX[e] Siècle. —

KOZLOF. — XIX[e] Siècle. —

BENEDICTOF. — XIX[e] Siècle. —

COMTESSE ROSTOPTSCHINN. — XIXe Siècle. —

MADEMOISELLE TEPLOF. — XIXe Siècle. —

KOUKOLNIK. — XIXe Siècle. —

VENEVITINOF. — XIXe Siècle. —

BARON ROSENN. — XIX[e] Siècle. —

JERSCHOF. — XIX[e] Siècle. —

LERMANTOF. — XIX[e] Siècle. —

MIATLEF. — XIX[e] Siècle. —

PODOLINNSKI. — XIX[e] Siècle. —

JOKOLOFSKI. — XIX[e] Siècle. —

GREBCENCA. — XIXe Siècle. —

AI-BOULATT. — XIXe Siècle. —

KOLTZOF. — XIXe Siècle. —

SOUKANOF. — XIXe Siècle. —

SLEPOUSCHKINN. — XIXe Siècle. —

TSCHERNICHEF. — XIXe Siècle. —

TIMOFÉIEF. — XIXe Siècle. —

KHOMIAKOF. — XIXe Siècle. —

TÉPLIAKOF. — XIXe Siècle. —

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.